

Lalanne, Pierre-Henri de
Karmela

Pierre-Henri de LALANNE

KARMELA

Drame en cinq actes et en vers

PRIX : 2 FRANCS

BRUXELLES
IMPRIMERIE A. LEFÈVRE
1-9, rue Saint-Pierre, 1-9

1898

KARMELA

Pierre-Henri de LALANNE

KARMELA

Drame en cinq actes et en vers



BRUXELLES
IMPRIMERIE A. LEFÈVRE
1-9, rue Saint-Pierre, 1-9

1898

PERSONNAGES

KARMELA, fille de Lerembourc, fiancée de Ramon.
LEREMBOURE, viellard basque.
RAMON, fils du comte Asnard, amant de Karmela.
COMTE ASNARD, père de Ramon.
LE PRÊTRE, ami de Lerembourc, tuteur de Ramon.
SALVAOOR, ainé des fils de Lerembourc.
INIGO, deuxième fils de Lerembourc.
Quatre autres fils.
MAUREL, envoyé de Louis le Débonnaire.
OSMIN, envoyé du roi de Saragosse.
MENDIBOURE, BIDEGAIN, domestiques de Lerembourc.
Les dix vieillards formant la junte ou assemblée.
Un paysan basque.
Un voyageur.
Chefs et soldats francs.
Soldats de la suite d'Osmin.
Troupe de Basques armés.

La scène se passe au IXe siècle.



Le petit peuple basque appelé Euskara ou Eskualduna dans la langue du pays, Ibère ou Cantabre par les historiens romains, occupe les deux versants des Pyrenées, au point où leur chaîne expirante et dégagée semble s'ouvrir sur l'Océan, et découvrir ainsi les plus beaux spectacles de la Nature. Il est encore un mystère pour l'histoire : on n'en connaît ni l'origine, ni le berceau primitif. Sa langue accuse l'antiquité la plus reculée, et fait l'étonnement et l'admiration des philologues, soit en France, soit en Allemagne. Ses mœurs sont pures et pastorales. Sa religion, avant la prédication de l'Evangile par saint Léon et par saint Firmin, fut le panthéisme. Il trouvait la nature si belle, qu'il l'adorait. De là son culte pour les montagnes, la mer, les fleuves, les vallées ombreuses, les sources limpides et les astres. Il embrassa le catholicisme ; mais sa foi chrétienne, quoique profonde, est teintée de panthéisme ; on y trouve comme des traces à demi effacées de sa religion primitive. Le Basque a tellement le culte de la Nature, qu'il s'identifie

pour ainsi dire avec elle. Il vit dans les champs, sur les montagnes, sur la mer et dans les bois, et n'aime pas d'être enfermé, ni rien de ce qui entrave sa liberté. Autrefois les vieillards se réunissaient sous un beau chêne feuillu, et là, tenant conseil autour de la table de pierre, ils jugeaient et faisaient des lois. De cette sagesse des vieillards, est sortie une législation adéquate aux mœurs du peuple basque; législation qui faisait l'admiration de Le Play. On appelle l'ensemble de ces lois, les Fueros. Le peuple basque, surtout dans les quatre provinces d'Espagne, la Navarre, la Guipuzcua, la Biscaye et l'Alava, tient à ses Fueros et les réclame sans cesse, au besoin les armes à la main : c'est la raison des soulèvements carlistes. Les Basques ne sont carlistes que parce qu'ils sont Fueristes, et que don Carlos leur promet le rétablissement complet des Fueros. La base de cette législation est la liberté communale, et, pour l'assurer, les juntes (assemblées) se tenaient tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, afin qu'aucune d'elles ne s'arrogeât la prédominance sur les autres. En second lieu, la responsabilité du pouvoir et la perpétuité de la famille et du foyer. C'était une législation familiale et paternelle, puisée aux sources mêmes de la loi naturelle. Ainsi les juntes communales et provinciales étaient responsables de tous les délits et dommages causés dans la province ou dans la commune; elles restituaient les sommes volées avant même de connaître les voleurs. Les voisins se devaient

secours et protection en toute occurrence, de manière que nul ne se trouvât dans le besoin, qu'il ne fût incontinent secouru.

Cette législation tenait ce peuple si fort en indépendance et union, que les Maures ne le purent jamais soumettre ; et quand Charlemagne vint porter secours au roi de Saragosse Hibinaxalabo, les Basques, se croyant menacés dans leur indépendance, se battirent comme des lions. Quand plus tard, en 823, son fils, Louis-le-Débonnaire, voulut venir soumettre la Navarre mutinée, il n'osa se présenter lui-même, mais il se ménagea des intelligences dans le pays, pour s'en emparer plutôt par ruse que par violence. Il manda Eblo et le comte Asnard, qui était né dans le pays et allié au chef des tribus basques, à la tête de ses troupes, mais ils furent repoussés tous les deux avec vigueur. Eblo fut pris et envoyé en otage au roi maure de Cordoue Abderamen. Louis-le-Débonnaire avait fait alliance avec le roi maure de Saragosse pour soumettre les Basques. Les Basques, à leur tour, firent alliance avec le roi maure de Cordoue pour s'affranchir du joug du roi de Saragosse. Le comte Asnard ne dut la vie qu'à ses liens de parenté et à son origine basque, mais il chercha bientôt une mort glorieuse pour couvrir la honte de sa trahison.

Le chêne est toujours, même aujourd'hui, l'emblème et le symbole des libertés forales du pays basque, et l'on montre à Guernica en Biscaye le beau chêne de plus de mille

ans, au pied duquel les rois de Castille venaient faire leur serment de fidélité aux lois du peuple basque. De là la vénération dont est l'objet cet arbre sacré. Le chant national lui-même n'est qu'une invocation au chêne de Guernica. Les Basques aimaient beaucoup le chant et la poésie. Leurs habits étaient comme leurs mœurs, simples et rustiques. Ils portaient de longs cheveux flottant sur les épaules, le béret traditionnel, des sandales découvertes aux pieds, des culottes courtes, sayon de peau, et dans les circonstences solennelles un grand manteau noir.

Pierre-Henri de Lalanne.

Acte premier

Une cuisine basque, avec un immense foyer surmonté d'une cheminée ancienne qui avance en marquise, et dont la galerie supérieure est garnie de beaux chandeliers de cuivre, et d'une tenture blanche et brodée qui en descend de vingt ou trente centimètres. En face, la vaisselière avec vaisselle ancienne ; un grand siège de bois à bras sur lequel s'assied le maître de céans, les pieds sur des chenets anciens, quelques vieilles chaises, une table. Sur le mur un grand Christ, entouré de rameaux de buis.

SCÈNE I

LEREMBOURE et KARMELA

Au lever du rideau, Leremboure est assis près du foyer, sa fille Karmela, debout, le regarde tristement.

LEREMBOURE

C'en est fait, Karmela ! notre ennemi vainqueur
Ravage tous nos champs, les remplit de terreur.

Le roi des Francs Louis, imitant de son père
Contre tous ses voisins l'ambition guerrière
A déchaîné sur nous ses hordes, ses soldats ;
Il veut sur la Navarre étendre ses Etats.
Déjà grâce au concours d'un misérable traître
De tout le val Carlos il va se rendre maître.
On dit que le cousin de notre chef aimé
Avec nos ennemis contre nous s'est armé.
Après avoir brûlé la campagne et la ville
Il s'avance vers nous : tout est perdu, ma fille.

KARMELA

Il ne faut pas, mon père, ainsi vous désoler :
Dieu qui nous a frappés saura nous consoler...
Pour ceux qui comme nous ont l'âme forte et fière,
A ses justes décrets soumises tout entière,
Il a parfois des coups terribles dans sa main :
Mais s'il frappe aujourd'hui, c'est pour bénir demain.

LEREMBOURE

Ah! des plus grands malheurs la terre est désolée!...
Nos prés, nos champs, nos bois, la fertile vallée
Par un souffle d'enfer sont flétris et séchés,
Et sur le sol en feu nos blés mûrs sont couchés...
Le désordre est partout, comme si la tempête
Se fut fait du ravage une joyeuse fête.

KARMELA

Qui sait ce qui se passe, ô mon père, là-bas,

Qui sait si tous vos fils ne nous reviennent pas
Le front tout glorieux des feux de la victoire,
Et le cœur enivré de vaillance et de gloire.

LEREMBOURE

Que le ciel vous entende !

Tumulte au dehors.

KARMELA

O Dieu quel est ce bruit ?
Autour de la maison ! Au dehors le feu luit.
Que se passe-t-il donc ? On approche, on arrive !
Est-ce un débri fuyant de l'armée en dérive ?

SCÈNE II

LEREMBOURE, KARMELA, ses FRÈRES au nombre de six, un PRÊTRE, RAMON. Tous entrent en criant.

LES FRÈRES, d'une commune voix

La victoire est à nous !

LEREMBOURE

Gloire au Dieu tout puissant !

LE PRÊTRE, à part

Qui couronne nos fronts de douleur et de sang.

KARMELA

Mon père, votre fille est une prophétesse.
Tous vos fils sont ici le cœur plein d'allégresse.
Eh bien que dites-vous?

LEREMBOURE

Le prêtre sur le front
Porte un chagrin bien noir! Je ne suis pas si prompt
A me laisser aller aux vaines espérances
Pour endurer après de plus dures souffrances.

Se tournant vers ses fils.

Vous êtes tous ici?

LE PRÊTRE

Un seul manque à l'appel.

LEREMBOURE

Et lequel mon ami?

KARMELA

Mon Dieu! c'est Raphaël!

LEREMBOURE, après avoir observé ses fils

C'était mon Benjamin, la perle de mon âme.
Le fruit venu l'hiver, de ma dernière flamme...
Ah! je vous aime tous, les cieux m'en sont témoins.
Mon cœur en l'aimant plus, ne vous aimait pas moins.

Par ses soins assidus, sa constante tendresse
Il retraçait sa mère à mes regards sans cesse.

Il embrasse ses fils tour à tour,
puis apercevant Ramon.

Quel est cet étranger au front triste, abattu
Au milieu de mes fils.

S'adressant à Ramon.

Enfant, qui donc es-tu ?

LE PRÊTRE

C'est un jeune inconnu qui n'a pas connaissance
Des auteurs de ses jours, et que dès sa naissance
J'ai recueilli chez moi. C'est un soldat loyal,
L'ami de Raphaël : Ramon Mendisabal.

LEREMBOURE

Puisqu'il en est ainsi, prenez ici sa place,
Et souffrez que pour lui, de cœur je vous embrasse.

Ramon défaille sous l'étreinte du vieillard.

LEREMBOURE, continuant

Mais vous vous trouvez mal, et vous perdez du sang.
Retirez-vous, Ramon. (A Karmela) *Et vous ma chère enfant*
Prenez bien soin de lui.

KARMELA

Comptez sur moi mon père :
J'aurai pour lui les soins d'une sœur pour son frère.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins KARMELA et RAMON

LEREMBOURE

Et savez-vous comment a succombé mon fils ?

LE PRÊTRE

Comme dans le vallon on voit tomber le lis
Au tranchant de la faux.

LEREMBOURE

Contez-moi donc l'histoire
De ses derniers moments : j'en veux garder mémoire.

SALVADOR

Nous étions sur le flanc du mont Altabiscart :
Rien ne venait troubler au loin notre regard.
Les champs étaient muets et la plaine était nue.
Tout à coup l'ennemi comme une sombre nue
Parut à l'horizon : nos prés, nos vallons verts,
De flots d'hommes armés furent bientôt couverts.
Aussitôt plein d'effroi, chacun cherche une armure
Qui peut lui convenir : Nous avions la nature,
Ses gorges, ses abîmes, ses rochers escarpés,
Et ses sommets abrupts que la foudre a frappés.
C'était peu, mais assez pour la jeune vaillance

De vos fils courageux, qui prennent en silence
Des énormes granits, puis de leurs bras nerveux
Les font rouler par bonds, avec des cris affreux.
Oh! mon père c'était un étrange spectacle,
Que celui de ces monts, qui comme par miracle
Secouaient leurs rochers de leur fierté jaloux,
Et semblaient s'agiter dans le dernier courroux.
Trois fois dans le vallon les troupes hésitantes
Retombent sans espoir, font des pertes sanglantes.
Cependant Raphaël, avec son jeune ami,
S'était trop avancé vers le camp ennemi.
Tandis qu'en son ardeur Ramon lassé défaille
C'est lui qui contre tous soutient seul la bataille.
Raphaël à son tour succombant d'une part
A devant lui Ramon qui lui sert de rempart.
Tous les deux attentifs aux dangers l'un de l'autre
Se soutiennent vainqueurs. La victoire était nôtre.
Nous en faisions déjà joyeusement les feux,
En chantant contre tous la vaillance des deux.
Mais soudain, ô terreur! un cri se fait entendre,
Et nous voyons Ramon succomber et s'étendre
Sur le sol qui frémit. Sa voix nous fait appel :
« Venez ça les amis! secourez Raphaël. »
En moins de temps qu'il faut mon père pour le dire,
Nous le voyons bondir, comme un homme en délire,
Saisir son adversaire, et l'accabler de coups,
Le blesser sur le front, l'étendre à ses genoux.
Déjà son bras vainqueur à l'achever s'apprête
Lorsque la triste voix de son ami l'arrête.

Assez Ramon, dit-elle, épargne-lui la mort.
La vie est pour un traître un plus funeste sort...
Ce disant Raphaël le regarde et soupire,
Il le regarde encore... et doucement expire...
Ah! de tous les forfaits le plus honteux à voir.
Celui qui grave au cœur le signe le plus noir.
C'est l'acte vil, infâme, et toujours haïssable,
Qui rend l'homme pour l'homme à jamais méprisable,
Flétrit tout ce qu'il porte au foyer scéléré,
Et lui donne un aspect à peine toléré.
Le passant à sa porte en crachant se détourne,
Et dans les alentours personne ne séjourne.
C'est le crime maudit aux livres d'Israël.
C'est l'acte de Caïn assassinant Abel,
C'est l'acte de Judas qui vendit son doux maître,
C'est, ô cieux, voilez-vous! la lâcheté du traître.

LEREMBOURE

Quel était ce Judas égaré dans vos rangs?
Ce n'est aucun de vous, j'en suis sûr mes enfants.
Mais nul ne le connaît?

SALVADOR

Notre curé peut-être.

LEREMBOURE

Oh! si c'est son secret, c'est un secret de prêtre,
Et nous ne saurons rien.

SALVADOR

Ramon Mendisabal
Qui l'avait terrassé sous ses pieds dans le val,
Doit connaître son nom...

LEREMBOURE

Dites-lui donc qu'il vienne.

SALVADOR

Le voilà justement.

SCÈNE IV

LES MÊMES, RAMON entre accompagné de KARMELA

RAMON

Quelle peine est la mienne!...
Ah! que ne suis-je mort sur le champ près de lui...
Le ciel nous unirait dans sa gloire aujourd'hui...
Qui pourrait endurer une honte pareille!...

KARMELA

Oui, la souffrance est grande et la peine cruelle!
Mais bien plus grand encore est l'acte criminel!...

LEREMBOURE

Du traître... Où donc est-il?...

RAMON

Au supplice éternel
Nous l'avons condamné, sans aucune clémence.
Votre fils en mourant prononça la sentence.

LEREMBOURE

Son nom?

RAMON

Demandez-le plutôt à cet ami,
A ce prêtre discret qui me prit endormi,
Dans un berceau de joncs déposé sur sa route,
Abandonné des miens aussitôt né sans doute.

LEREMBOURE

Pourquoi l'interroger quand il ne peut parler?
Insister près de lui serait le désoler.
D'un serment solennel il a ses lèvres closes,
Et dans le fond du cœur il garde toutes choses.

INACIO

Puisqu'il en est ainsi, puisque la trahison
Se couvre du manteau de la discrétion.
Je la veux découvrir, lui déchirer le masque.
Cet homme ou ce démon, hélas! c'était un Basque.
Oui, je vais vous livrer ce nom plein de malheur
Qui fait en ce moment tout notre déshonneur.
Nom qui remplit nos cœurs de deuil et de tristesse

Et les rangs ennemis de joie et d'allégresse.
Nom que jamais écho sans plainte ne dira.
Nom qu'en toute patrie un soldat maudira.
Nom qu'on ne pourra plus redire sans blasphème.
Nom qui sera pour nous une injure suprême.
Ah! je te nomme enfin, malheureux comte Asnard.

KARMELA, à ses frères

Qu'entends-je? Allez venger Raphaël sans retard!...

LEREMBOURE

Qui jamais l'aurait cru?... Le comte Asnard un traître!
Mais il avait perdu toute raison peut-être.
Il avait contre moi quelque ressentiment.
Il m'en voulait, dit-on. Je ne puis cependant
Me résoudre à penser qu'un chrétien dans son âme,
Conçoive un tel forfait si lâchement infâme.
Parlez-moi d'un oubli qui vient du désespoir,
Quand le ciel obscurci nous rend le cœur tout noir;
Mais rêver de sang froid une telle vengeance:
L'envisager ensuite avec indifférence.
L'accomplir au dedans, le produire au dehors
Sans trembler, et sans même éprouver de remords.
Sans hésiter devant la noirceur de l'abîme
Qu'il creuse sous les pas! Avoir un tel cynisme
En livrant sa patrie, en immolant ses fils!
En déchirant le sein de son propre pays!
Cela n'est pas humain et me passe la tête!
C'est un acte infernal; les démons sont en fête...

Ah! j'ai perdu beaucoup avec mon Raphaël!
Mais ce m'est un orgueil aussi doux que cruel,
Que de le savoir mort, et mort sainte victime
Des mains d'un tel bourreau, sous les coups d'un tel crime.
Sa perte est la rançon offerte par mon cœur
A la patrie en deuil, à tous nos champs en pleur.
Au-dessus du forfait son sang s'élève et monte.
Ainsi l'honneur nous vient d'où nous venait la honte.

SCÈNE V

LES MÊMES, MENDIBOURE

MENDIBOURE

Seigneur, on nous appelle à grands cris de nos monts.
L'ennemi de nouveau dévaste nos vallons.

LEREMBOURE

Hâtez-vous, mes enfants, d'aller sur nos montagnes
Contre l'envahisseur défendre nos campagnes.
Mais avant de partir, d'une commune voix,
Et le bras étendu, jurez-moi sur la croix,
De venger noblement la douleur et l'outrage.

Tous les fils étendent la main.

SALVADOR

Oui nous jurons en chœur, sur cette sainte image,
Sur ce Christ adoré, de vaincre ou de mourir.

INACIO

D'arriver jusqu'au traître

UN TROISIÈME FILS

Et de nous en saisir.

LE QUATRIÈME FILS

De délivrer ces monts

LE CINQUIÈME FILS

De venger notre frère,

LE SIXIÈME FILS

De venger la patrie.

RAMON

Et votre honneur, ô père.

SALVADOR

Par la grâce de Dieu nous reviendrons ici.

TOUS

Nous le jurons, vainqueurs!

LEREMBOURE

Et qu'il en soit ainsi.

SCÈNE VI

Tous les fils de Lerembourc se retirent. Ramon veut les suivre, mais il est retenu par Lerembourc qui lui parle en ces termes.

LEREMBOURE

Vous, demeurez, Ramon, car vous devez comprendre
Qu'il nous faut bien quelqu'un ici pour nous défendre.
Votre présence un jour servira de rempart
A l'honneur d'une fille, au soutien d'un vieillard.

LE PRÊTRE, tandis que la cloche sonne l'Angelus

La cloche du matin retentit à l'église,
Et je vais sur l'autel comme autrefois Moïse
Prier pour nos soldats. Tandis que dans ce lieu
De mes mains vers le ciel j'élèverai mon Dieu,
Ils se battront là-bas, pleins d'une ardeur chrétienne,
Et Dieu les soutiendra : notre cause est la sienne.

LEREMBOURE

Si vous le permettez dans l'église, à genoux,
Je vais aussi prier le Seigneur avec vous.

Ils sortent.

SCÈNE VII

KARMELA, RAMON

RAMON

Eh ! bien, nous sommes seuls, ma belle et douce étoile
Nous pouvons nous parler sans détour et sans voile.
L'heure ne convient guère aux entretiens d'amour,
Car nous avons au cœur trop de peine en ce jour.
Mais nous pouvons, du moins, gémir, pleurer ensemble.
Aimer, chanter, souffrir ; tout cela se ressemble.

KARMELA

Oui, c'est bien vrai, Ramon, oui, vous avez raison,
Le temps de la douleur est la belle saison
Pour aimer...

RAMON

Karmela, vous pleurez et vos larmes
Mettent en vos regards, un attrait plein de charmes
Qui contriste et séduit tout mon être à la fois
Et me rend plus encore orgueilleux de mon choix.
La douleur vous a ceint le front du diadème
Qui rend la beauté sainte ; épure l'amour même.
En fait un sentiment aussi noble que doux,
Qu'on place sur l'autel et qu'on rend à genoux.

Vous ne gémissez pas et votre bouche est close.
Elle embaume en silence, ainsi que vous, la rose.
Elle répand ses pleurs, sur le bord du chemin,
Au passant attristé qui la prend en sa main.
Et vous êtes ma fleur, ma fleur dont la corolle
Verse parfums et pleurs aujourd'hui sans parole.
Et je suis le passant, l'ami de Raphaël,
Vous portant de ses vœux le gage fraternel.

KARMELA

Ah! parlez-moi de lui, puisque la même peine,
Au même souvenir tous les deux nous enchaîne,
Nous unit aujourd'hui dans les mêmes douleurs,
Et dans le même amour a confondu nos cœurs.

RAMON

Je veux bien, Karmela : l'oiseau de la montagne
Par l'ouragan surpris, va trouver sa compagne.
Il se presse contre elle au creux d'un vieux rocher.
Et le bruit du dehors ne les peut empêcher
De chanter doucement. La pluie et la tempête
Cadencent leur chanson au fond de leur retraite.
Quand on souffre et qu'on aime, il est bon, il est doux,
De se trouver uni, de s'aimer comme nous.
Un soir, c'était au bord d'une claire fontaine,
Raphaël me contait sa tristesse et sa peine,
Car vous étiez malade, et depuis quelques jours,
De son aile la mort couvrait vos alentours.
Des noirs pressentiments la funeste hantise

Enveloppait nos cœurs d'une crainte indécise.
Il me disait tout bas : je vais perdre ma sœur,
L'ange qui répandait le charme et la douceur
Dans le foyer béni, sur moi, sur toi peut-être ?..
Ah! tu verses des pleurs et tu n'es pas le maître
Des sentiments cachés que la douleur trahit
Et livre par les yeux, le front qu'il envahit.
Si de son mal affreux la nuit elle succombe,
Avec elle nos cœurs descendront dans la tombe.
Et comme deux cyprès, l'un dans l'autre enlacés,
Nous garderons son ombre et ses membres glacés.

KARMELA

Il me disait aussi bien souvent : « Sœur, je t'aime.
Si je meurs avant toi, dans un autre moi-même
J'incarnerai mon âme et tout mon souvenir...
Pour t'aimer d'au-delà, t'aider, te soutenir,
Je te laisse Ramon. »

Des cris lointains se font entendre.

Je crois que l'on m'appelle.
On vient assurément porter quelque nouvelle
De nos gens!... je serai de retour à l'instant.
Ne sortez pas d'ici, je vais où l'on m'attend.

SCÈNE VIII

RAMON, seul, après un long silence

Ah! quelle triste chose et cruelle! la guerre.
De mort et de carnage elle couvre la terre.
Issus d'un même père, et du même berceau,
Nous sommes nés pourtant pour un destin plus beau.
La paix à son banquet sans cesse nous convie.
Aimez-vous, nous dit-elle, aimer c'est votre vie.
Je suis fille d'amour : je porte le bonheur
Partout où je répands mon pouvoir bienfaiteur.
La guerre meurtrière est fille de la haine.
Elle aime de la mort la puissance inhumaine,
Fait germer dans les cœurs la noire ambition
Source et mère, à la fois, de la division,
Du vol... du despotisme... et de la tyrannie.
Des coups de l'assassin, et de la calomnie...
Des misères du peuple, et de sa pauvreté.
De la richesse avide, et de sa dureté...
Qu'avons-nous donc besoin de nous chercher querelle?
D'avoir sans cesse aux mains une arme criminelle?
Et des esprits vengeurs, inventifs, toujours prêts
A faire de la mort les funèbres apprêts.
N'avons-nous pas assez ici-bas à combattre!
Faut-il encore aider la nature à nous battre?
Faut-il porter secours à ce maître, le temps?
Qui toujours sur nos fronts tient la mort en suspens!

Faut-il aider du sort la noire perfidie?
Augmenter la misère et puis la maladie!...

Ici Ramon s'arrête, se promène pensif, regarde par la fenêtre! Puis il reprend.

Pourquoi sont-ils venus tous ces hommes du Nord
Répandre parmi nous le désordre et la mort.
Qu'ils s'en aillent chez eux... Dieu fit les Pyrénées
Pour servir de rempart aux races fortunées
Ecloses sur leurs flancs. Nous sommes bien ici
Et nous ne voulons pas qu'on nous dérange ainsi.
L'aigle seul est notre hôte et partage son aire
Avec nous sur les monts. Si cela peut nous plaire,
Personne n'a le droit de troubler nos rapports.
Les siècles écoulés nous ont construit ces forts.
Chaque haute montagne est une citadelle
L'aigle planant dessus en est la sentinelle...

Ici Ramon s'interrompt et court à la fenêtre, puis avec anxiété.

Mais que dis-je, grand Dieu? — Pourquoi ce vain discours!
Où donc est Karmela? l'objet de mes amours!
A genoux dans l'église auprès de son vieux père
Elle s'est oubliée en sa longue prière
Sans doute, et je discoure ici trop longuement...
Je m'en vais de ce pas la trouver à l'instant...

SCÈNE IX

RAMON, MENDIBOURE

MENDIBOURE

Seigneur, où courez-vous ? Je vous cherche peut-être...
Connaissez-vous Ramon ?

RAMON

Oui, je dois le connaître
Mais que se passe-t-il ?

MENDIBOURE

On demande Ramon.

RAMON

Et tu l'as devant toi, parle, que me veut-on ?

MENDIBOURE

Seigneur, de la montagne à grands cris l'on appelle.
Nous n'avons cependant reçu d'autre nouvelle
Que celle des échos redisant éperdus

RAMON

Que disent ces échos ?

MENDIBOURE

Que nous sommes perdus.

Ils ajoutent aussi : « Venez, gens de la plaine
Accourez sans retard ; que rien ne vous retienne.
Que Ramon, averti, prenne son makila (1)
Et des mains des bourreaux arrache Karmela.

RAMON

Comment! Que me dis-tu ?

MENDIBOURE

C'est là ce qu'on assure...

RAMON

On a pris Karmela ?

MENDIBOURE

Seigneur, je vous le jure.

RAMON

Ah! malédiction des malédictions!
Injuste et noir retour de nos divisions!
Au loin toute ma joie et ma douce espérance
Se trouve en grand péril, sans espoir, sans défense.
O jour que je maudis!... Quelque chose dans moi
Me faisait pressentir le malheur que je vois...
Mais comment l'ennemi près de moi l'a-t-il prise
Sans me donner d'alarme.

(1) *Bâton basque (Littré)*

MENDIBOURE

Elle était à l'église
A quelques pas d'ici, seule au pied de l'autel
Suppliant et pleurant, les bras levés au ciel,
Lorsque deux hommes noirs désertant la bataille,
Sont venus lâchement la prendre par la taille,
Pour l'emporter au loin, là-bas, dans le ravin,
Qui sert à nos bergers de cave pour le vin.
Ils y boiront leur saoul, et puis feront la danse
Avec elle, sans doute, au pied de sa potence.

RAMON

Ne perdons pas de temps, allons la secourir
Car je dois la sauver, la venger, ou mourir.

FIN DU PREMIER ACTE

Acte second

La vallée de Roncevaux avec ses monts abrupts et ses rochers menaçant de choir. Une route tracée dans le roc et qui longe un torrent dont on entend le bruit.

SCÈNE I

Karmela, les mains enchaînées, sort de derrière un rocher conduite par une escorte de cinq hommes armés.

UN DES SOLDATS

Enfin nous l'avons prise et ce n'est pas sans peine.

SECOND SOLDAT

Mais quelle est cette femme ?

TROISIÈME SOLDAT

On dit que c'est la reine

De tout ce beau pays.

PREMIER SOLDAT

Elle est belle ma foi
Et je la voudrais bien pour ma reine, chez moi.

QEATRIÈME SOLDAT

Tu n'es pas dégoûté!... Si l'Emir me la donne,
Je saurais sur le front, en guise de couronne,
Lui poser cent baisers de plaisir et d'amour.

CINQUIÈME SOLDAT

Le plus digne de nous doit l'avoir en ce jour.

LE PREMIER SOLDAT

Non ! non, par Mahomet ! que le sort se prononce.

SECOND SOLDAT

Eh bien! consultons-le.

TROISIÈME SOLDAT

Moi, j'attends sa réponse

QUATRIÈME SOLDAT

C'est ça, conformons-nous à l'arrêt du destin.
Le dé sans parti-pris parlera.

TOUS

C'est certain.

Ils s'assoient tous en rond autour

d'un rocher, et le premier soldat secouant le dé le jette sur la pierre.

PREMIER SOLDAT

Trois...

SECOND SOLDAT

Quatre...

TROISIÈME

Six...

QUATRIÈME SOLDAT

Deux...

CINQUIÈME SOLDAT

Trois.

LE TROISIÈME SOLDAT, se lève, regardant Karmela.

Ah! c'est moi qui l'emporte.
Tu vois, ma toute belle, ils sont tous à la porte,
Et je triomphe seul! laisse-moi t'embrasser,
Et de mes bras vainqueurs doucement t'enlacer.

KARMELA

Arrière, loin de moi! je te crache au visage
Si tu viens d'un baiser poser sur moi l'outrage.

LES SOLDATS, ricanant.

Ah! tu ne l'auras pas.

TROISIÈME SOLDAT

A quoi bon résister,
Contre mes bras de fer tu ne saurais lutter.

KARMELA

Retire-toi, soudard, ou sinon je suis prête
Avecque cette armure à te briser la tête.

PREMIER SOLDAT, se levant brusquement.

Amis, voici l'Emir qui s'avance vers nous.
Voici l'ambassadeur du roi franc ; à genoux.

SCÈNE II

LES MÊMES, OSMIN, chef sarrasin, rencontre sur la scène Maurel, envoyé de Louis-le-Débonnaire.

OSMIN, se prosternant devant Maurel et plongeant ses mains dans la poussière.

Je fais l'ablution de sable et de poussière
Afin de préparer mon âme à la prière.
C'est ainsi qu'au désert pour invoquer Allah,
Nous en usons toujours avant notre Kebla.

MAUREL

Lève-toi promptement ; je ne suis pas ton maître,
Moins encore ton Dieu.

OSMIN

Mais tu pourrais bien l'être,
Car tu viens de la part du puissant roi chrétien
Aux pieds duquel ce jour s'agenouille le mien.

MAUREL

Laissons ces vains discours : le moment est très grave.
Un peuple furieux nous menace et nous brave
De ces sommets altiers. Il est très important
Que nous nous entendions tous les deux à l'instant.

OSMIN

Si vous avez un roi qu'on chérit et qu'on loue :
Abderam, au contraire, est maudit à Cordoue.
C'est un sectaire dur, un despote, un tyran
Qui veut à l'univers imposer le Coran,
Car il est de la secte appelée ansarienne
Qui ne peut supporter la morale chrétienne.
Pour lui, vous épargner, c'est être un apostat ;
C'est trahir sa couronne et perdre son état.
Il ne compte les jours de sa funeste égire,
Que par les coups portés à votre grand empire.
C'est pourquoi sa fureur ne veut rien écouter.
Et sans votre secours, si prompt à l'assister,

Le roi de Saragosse aurait, par le supplice,
Expié le forfait d'être votre complice.
Mais vous l'avez sauvé par les brillants exploits
Qui soumettent encor ces peuples à vos lois.
Ainsi nous échappons à l'affreuse souffrance
Que nous eût fait subir sa funeste vengeance.
Pour un si grand bienfait mon roi vous a donné
De vingt peuples divers l'empire nouveau-né.

MAUREL

Oui, des peuples assis sur ces hautes montagnes,
Qui, pour nous recevoir dans leurs riches campagnes,
Se sont fait de leurs monts de superbes remparts,
D'où pierres et rochers pleuvent de toutes parts.

OSMIN

Pourquoi donc vos soldats, ivres de leur fortune,
Ont-ils tout ravagé jusques à Pampelune.
Vous aviez Saragosse et toute l'Aragon :
Vous aviez Monjardin, son fort et le vallon. .
Pourquoi dans ce pays, jusqu'aux rives de l'Ebre,
Faites-vous au triomphe un cortège funèbre.
Un cri s'est élevé qui remplit l'univers,
Appelant contre nous mille peuples divers.
Vous semez en tous lieux la mort et le carnage,
Et souillez dans le sang les lauriers du courage.
D'incendie et de deuil tous les monts sont remplis ;
Vos drapeaux ont porté la terreur dans leurs plis.

Et vous vous étonnez que ces rocs et ces pierres
S'arrachent de leurs lits de mousses et de lierres.

MAUREL

Les choses ne sont pas ainsi que tu le dis.
Tu béniras bientôt la main que tu maudis.
Emir, écoute-moi d'une oreille attentive,
Et je vais dissiper ta fureur trop hâtive.
Quand tu vins demander le secours de mon roi,
Tu signas un traité loyal, de bonne foi,
Par lequel ton seigneur au mien faisait promesse
De livrer à merci les terres qu'on lui laisse,
Et celles qu'il conquit en des temps plus heureux.
Mon roi voulut aussi se montrer généreux.
Il courut aussitôt au secours de ton maître.
Mais son ambition n'allait pas à soumettre
A son sceptre vainqueur tout ce pays vaincu.
Sa gloire lui suffit, sois-en bien convaincu.
Il n'est pas à ce point de ta province avare
Et désire encore moins être roi de Navarre.
Les Basques, comme toi, lui vinrent demander
Que, pour les secourir, il voulut leur mander
Ses soldats triomphants, dont la valeur réprime
Les efforts de l'Islam qui toujours les opprime.
Venez, s'écriaient-ils, secourez notre foi !
Sinon, de Mahomet nous subirons la loi.
Et mon prince, attentif à leurs cris, à leurs plaintes,
A jeté sur ces monts ses grands, ses troupes saintes.
De l'Arga jusqu'à l'Ebre, il a chassé l'Islam,

Il tient humilié l'orgueuil de l'Humeyan,
Dont l'étendart flottait aux clochers de leurs temples
Que souillaient de vos chefs les funestes exemples.
Eh bien! pour reconnaître un semblable bienfait,
Ces gens que tu défends sais-tu ce qu'ils ont fait?
Avec Abderamen ils ont voulu s'entendre
Contre ton chef et nous. Tâche de les défendre,
Maintenant, si tu peux.

OSMIN

Seigneur, je sais fort bien.
Quelques Basques, surpris par un mauvais chrétien,
Avaient contre mon roi fomenté la révolte.

MAUREL

En semant le bienfait, c'est là ce qu'on récolte.

OSMIN

Il ne faut pas pourtant sur un cas isolé
Juger de tout un peuple aujourd'hui désolé.
Il est aussi loyal que vaillant et terrible;
Les Romains au combat le disaient invincible.
Pour aider leur valeur, Dieu leur donna ces monts.
Ses fils sont des héros!

MAUREL

Dis plutôt des démons!
Car ils ont de Judas la noirceur, la traîtrise,
Et l'esprit révolté qu'il faudra qu'on maîtrise.

KARMELA, interrompant avec indignation.

Tu mens, seigneur, tu mens, et tu le sais fort bien :
Le peuple dont je suis est un peuple chrétien.
A ses serments jamais on ne l'a vu parjure,
Mais il ne peut souffrir l'injustice et l'injure.
Entends-tu? Tes regards ne m'intimident pas!
Tu peux quand tu voudras me conduire au trépas.
Tu peux dès maintenant m'offrir en sacrifice
A tes soldats vaincus : je suis prête au supplice...
Au lieu de nous défendre et de nous secourir,
Avec nos ennemis l'on vous a vu courir,
Et monter à l'assaut des murs de Pampelune.
Par vos armes la croix a fait cause commune
Avecque le croissant : et vous êtes contents.
Vous avez égorgé des chrétiens innocents,
Vous avez immolé des enfants et des femmes,
Vous avez mis nos bois et nos maisons en flammes,
Vous veniez, disiez-vous, délivrer le pays
Du joug intolérant d'un vainqueur circoncis.
Puis vous frappez sur nous, lâchement, en surprise,
Et vous nous accablez sans trêve ni remise.
De quel front oses-tu, seigneur, nous accuser
D'un crime dont aucun ne saurait t'excuser!
Pardon, si je te parle en victime outragée,
Je n'attends que la mort, et je serai vengée.

PREMIER SOLDAT

Et tu l'es bien déjà, sois heureuse.

MAUREL, aux soldats.

Tout doux.

A Karmela.
Vous parlez fièrement, mais qui donc êtes-vous ?

KARMÉLA

Moi, je suis une fille.

MAUREL

A l'âme douce et bonne.
N'est-ce pas, enfant ?

KARMELA

Non, je suis une lionne,
Et je n'ai que baisers tendres pour mon ami,
Mais un poison cruel pour vous mon ennemi.

MAUREL

Et ton nom quel est-il ?

KARMELA

Karmela.

MAUREL

Ta famille ?

KARMELA

Au premier rang, dit-on, sur ces monts elle brille.

MAUREL

Il doit en être ainsi d'après ce que je vois,
Sans chercher d'autre preuve aisément je le crois.
Ton maintien grave et doux, ton visage, ta grâce,
Accusent d'un grand nom la noblesse et la race.
Et loin de m'irriter de ton langage dur,
Fier comme ces sommets, comme ce ciel d'azur,
Je l'approuve en mon cœur et même je l'admire,
Un sentiment sublime à tes lèvres l'inspire.
Mais ce que l'homme sent, en son cœur, bien souvent,
Il ne peut au dehors le montrer clairement.
Je voudrais te prêter une oreille attentive,
Te traiter en amie et non pas en captive.
Je ne puis; malgré moi, je dois te condamner,
Et je voudrais pourtant, t'aimer, te pardonner...

KARMELA

Ne te mets pas ainsi le cœur à la torture.
Aux aigles dans leur aire il faut une pâture,
Et tu peux, dès ce soir, leur offrir un régal,
En m'immolant pour eux; cela m'est fort égal.

MAUREL

Mais non! je ne veux pas; il faut que tu sois libre.
Je veux briser tes fers; je veux te laisser vivre.
Entends-tu? Pour ce faire il me faut ton vouloir,
Ton concours, ton appui, mais l'aurai-je?

KARMELA

Il faut voir!

MAUREL, aux soldats.

Vous tous retirez-vous derrière cette roche,
Et veillez à ce que nul de ce lieu n'approche.

OSMIN

Seigneur, et que dirai-je à mon maître aujourd'hui.

MAUREL

Dis-lui qu'il peut compter toujours sur notre appui.

SCÈNE III

MAUREL, KARMELA

MAUREL

Je ne demande pas un concours vil et lâche,
Une trahison! Non! rien de ce qui fait tache
Sur un front noble et pur; rien qui puisse offenser
Ta droiture et ton âme! On n'y saurait penser.
Tu sais en quel endroit du val ou de la plaine
On enferme nos gens, et puis on les enchaine?

KAMELA

Vois-tu ce haut sommet du mont Altabiscard
Que la nue, en ce jour, dérobe à ton regard?

MAUREL

Oui.

KARMELA

C'est là!

MAUREL

Tu voudras être ma messagère?
Leur porter de la paix le gage salutaire?

KARMELA

Oui, pourvu que ce soit sincère et sérieux,
Que je ne serve pas les vœux ambitieux.

MAUREL

Je ne te ferai pas une pareille injure,
Je n'ai qu'un seul désir, sur ma foi je le jure;
C'est de te rendre libre à tes parents chrétiens,
Mais, il faut en retour, que je sauve les miens.
Pour ce je t'enverrai sous une bonne escorte,
Avec mille présents que pour toi l'on m'apporte.
Et nous ferons la paix.

KARMELA

Qui nous rendra nos morts?
Tous nos braves amis égorgés sur ces bords.
Qui rendra Raphaël à mon malheureux père?
Et qui nous livrera le traître, la vipère

Que nous chauffions au sein tandis qu'il nous mordait,
Qui semblait nous défendre, et puis qui nous perdait ?
Oui, seigneur, volontiers j'irai trouver mes frères
Pour délivrer les gens de leurs mains meurtrières,
Si tu fais devant Dieu le solennel serment
De me livrer aussi, le traître incontinent.

MAUREL

Mais tu n'y penses pas ! la chose est impossible.
Ce serait pour un Franc une action horrible,
Que de livrer ce jour à toutes vos fureurs
Celui qui s'est rangé parmi nos serviteurs;
Celui qui, confiant en notre foi jurée,
Affronte pour la France une mort assurée.

KARMELA

Eh bien ! gardez nos gens et faites-les mourir ;
Dieu s'il le juge bon saura les secourir.

MAUREL

Tu connais les destins de toutes les batailles,
Quels en sont les retours, les tristes représailles.

KARMELA

Je sais ce qui m'attend, mon sort sera cruel !
Qu'importe, car je veux venger mon Raphaël.
C'est mon unique fin, et je te la propose.
A tout pour l'obtenir volontiers je m'expose.

MAUREL

Et tu ne voudrais pas t'en aller avec moi ?
Partager d'un seigneur et l'amour et ta foi ?

KARMELA

Moi! quitter ce pays pour m'en aller en France !
Moi, laisser mon Ramon, mon unique espérance !
Mais tu ne sais donc pas que je suis à Ramon ?

MAUREL

Ce Ramon quel est-il ?

KARMELA

C'est à ce frais vallon
Qu'il faut le demander, et ces échos eux-mêmes
Te le diront, seigneur ; entends-les !

MAUREL

Et tu l'aimes ?

KARMELA

Si je l'aime ! En mon cœur si tu pouvais entrer
Tu verrais à quel point il a pu pénétrer
En moi : ce que je suis, ce qu'il est : ce qu'en somme
Nous devons être tous. Tu le sais, étant homme
Toi-même, et connaissant l'empire souverain
Qu'exerce sur nos cœurs la passion sans frein.

MAUREL, à part.

Oui je connais cela, je dois bien le connaître,
Puisque dans cet instant je l'éprouve peut-être...
Et tu ne voudrais pas sans forfaire à l'honneur
Me suivre avec Ramon? Je ferai ton bonheur.

KARMELA

Mon bonheur est ici dans la verte campagne,
Au beau soleil assise, au flanc de la montagne.
J'aime mieux le ruisseau, l'onde pure et du pain
Que tous tes grands palais et tes plaisirs sans fin.
Ici je puis errer au gré de mon caprice,
Simple comme je suis, sans aucun artifice.
Sur les sentiers abrupts, en toute liberté
Je puis avec Ramon promener ma fierté.
Tous les lambris dorés nous seraient une chaîne.
Nous sommes nés au bois, nous mourrons sous le chêne.
Il fut au temps heureux notre commun berceau,
Et nous voulons qu'il soit aussi notre tombeau.

MAUREL

Vraiment tu ne veux pas aujourd'hui pour me suivre
Que je brise tes fers et que je te délivre.

KARMELA

Je ne sais pas pourquoi vous insistez ainsi:
Je n'ai rien pour vous plaire, et je vous dis merci.
Je suis sans aucun charme, et je n'ai sur les lèvres

Que les âpres baisers de nos sauvages chèvres.
J'en ai l'instinct rétif, la vagabonde humeur.
Comme elles, sur le pré, sans liberté, je meur.
Comme elles je choisis mes champs, mes pâturages ;
Libre dans mes amours, libre dans mes voyages,
Je cherche les endroits peu faits pour les humains....
Les rochers escarpés sont mes meilleurs chemins...
Au hasard de mes pas errants je m'abandonne,
Et ce n'est qu'à ce prix que pour moi l'herbe est bonne.
J'aime sur la hauteur un périlleux sentier
Pour y passer la nuit et le jour tout entier.
J'aime des grands périls la troublante pensée,
Me bercer sur l'abime est ma joie insensée.

MAUREL

Et c'est pour ce motif, ô fille de ces monts,
Que tes yeux m'ont séduit comme tous les démons.
Ils m'enivrent bien plus que ce vin de Navarre
Que mes soldats et moi buvons à pleine jarre.
En te voyant je sens que ma raison faiblit.

KARMELA

Deux époux seulement partageront mon lit :
L'un s'appelle la mort qui, de sa lèvre blême,
Me fera tressaillir dans un spasme suprême.
L'autre tu le connais, c'est mon vainqueur, mon roi,
Auquel j'ai tout donné : mon amour et ma foi.

MAUREL

Si Ramon était pris là-bas sur l'autre rive?

KARMELA

S'il était ton captif, je serais sa captive.
Comme tu l'entendras, dispose de mon sort.
Je veux la liberté, mon Ramon ou la mort.

SCÈNE IV

MAUREL, KARMELA, LE COMTE ASNARD

LE COMTE ASNARD, à Maurel.

Je vous cherche, seigneur, depuis bientôt deux heures.

MAUREL

Enfin m'apportes-tu des nouvelles meilleures?

LE COMTE ASNARD, apercevant Karmela.

(A part.)
Mon Dieu! Quoi! cette femme ici! Renvoyez-la,
(A part.)
Seigneur!... Ses yeux, ce front, oh! c'est bien Karmela!
Elle a tout de son père. Ah! je vous en supplie,
Ordonnez qu'un soldat à l'instant la délie.
Vous savez tout ce que pour vous servir j'ai fait.

MAUREL, lui remettant un sac d'or du bout de son épée.

Tiens, avare, ton or, va d'un cœur satisfait
Le compter à loisir.

SCÈNE V

LES MÊMES, UN ENVOYÉ.

L'ENVOYÉ, au comte Asnard qui s'éloigne.

Arrêtez, seigneur comte,
Avant que de partir il faut vous rendre compte
De nos brillants exploits : On a pris Karmela!
On a blessé Ramon...

KARMELA

Ah! lâche, te voilà!
Je ne connaissais pas l'assassin de mon frère ;
Enfin je l'ai trouvé ; je puis me satisfaire.
Te voilà donc, infâme et fourbe criminel,
Te voilà... Qu'as-tu fait de mon cher Raphaël?
Tes regards abaissés me confessent ton crime,
Monstre échappé ce jour de quelque noir abîme.
Achève, achève enfin le forfait commencé;
Je suis à tes genoux, frappe! frappe insensé...
Je suis prête, tu vois, au dernier sacrifice,
J'ai les bras enchaînés pour aller au supplice.
Contente donc mon frère avecque ta fureur
Donne lui le plaisir de recouvrer sa sœur.
Il me sera bien doux, crois-le, de le rejoindre,
Et par notre bonheur ton crime sera moindre.
Des progrès de nos maux accourcis le chemin,

Et dans le même sang plonge encore ta main.
On voudrait me tenir ici dans l'esclavage :
Tu sauras m'affranchir par un meurtre sauvage.
Tu m'as déjà frappée en mon âme trois fois.
C'est trop, et pas assez. Ecoute enfin ma voix.
Mon frère est déjà mort, et mon amant expire,
Tu ne souffriras pas que seule je respire
Et promène mon deuil dans ce triste pays,
Dont tes gens ont brûlé les blés et les maïs.
En voyant ces malheurs, mon vieux père succombe.
Il suivra promptement ses enfants dans la tombe.
Et nous serons unis, tous les trois, pour toujours.
Ton crime aura rendu nos cœurs à leurs amours.
Et nous serons heureux, nous sécherons nos larmes :
La mort ainsi reçue aura pour moi des charmes.
Allons ! approche donc et lève ton couteau,
Fais encore une fois ton métier de bourreau.
Comme un brûlant soufflet je te jette à la face
Ta honte et ton forfait... Que faut-il que je fasse
Pour exciter ta main à s'armer du poignard,
Stupide, indigne, vil et scélérat vieillard
Dont le corps décrépit souille déjà la terre.
L'aigle n'en voudra pas ; il salirait sa serre...
Tu ne bouges donc pas? Eh bien! ne bouge pas.
Ce seigneur qui te paie a choisi mon trépas ;
Si je dois te revoir j'aime mieux ne plus vivre
Va-t-en! Que le remords de son venin t'enivre...
Quant à vous, monseigneur, je ne vous dis plus rien.
Montrez que vous aimez la justice et le bien.

Ou faites-moi mourir, ou livrez-moi le traître.
A toute autre raison je ne puis me soumettre.

LE COMTE ASNARD

Mon cœur m'a reproché tout ce que tu me dis...
Oui, je suis un judas! Allez, derniers maudits.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Acte troisième

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÊTRE, LE COMTE ASNARD revêtu de la bure et du sac, tels qu'en portent les pénitents de Ronceveaux.

LE COMTE ASNARD

Salut prêtre de Dieu, salut ami fidèle !
Avez-vous de vos gens reçu quelque nouvelle ?

LE PRÊTRE

Mais qui donc êtes-vous, mon pieux pèlerin.

LE COMTE ASNARD

Regardez bien mes yeux, et touchez moi la main...
Me reconnaissez-vous ?

LE PRÊTRE, à part et reculant.

Ma frayeur est extrême !
C'est la voix, le regard du comte...

LE COMTE ASNARD

C'est lui-même...

LE PRÊTRE

Oui je vous reconnais!... Le comte Asnard... Grand-Dieu!
Quoi! vous avez osé pénétrer dans ce lieu?
Vous ne savez donc pas en quel endroit vous êtes?
Les pierres de ces murs à s'ébranler sont prêtes,
Pour venger leur honneur et pour vous lapider.

LE COMTE ASNARD

Loin d'éviter leurs coups, ou de les retarder,
Je vais au devant d'eux; je cherche mon supplice,
Pour calmer mes remords qui demandent justice:
Oui je sais où je suis; cette austère maison
Est celle d'un ami que je hais sans raison,
Sa constante vertu, me tourmente, me tue,
En me mettant au front la honte que j'ai bue.
Je suis jaloux du bien comme un fils de Satan,
Je ne puis pas l'aimer. Je l'admire pourtant

LE PRÊTRE, inquiet, parcourant les coulisses.

Je regarde partout avec soin, car je tremble
Que quelque œil indiscret ne nous surprenne ensemble.
Ne dites rien au moins qui puisse rappeler
La cause des remords que vous devez celer.

LE COMTE ASNARD

Mais je ne pourrais pas : malgré moi la souffrance
M'arrache de ces cris qui montrent sa présence.

LE PRÊTRE

Je sais bien que la peine est en nous jour et nuit,
Comme le ver caché dans le cœur d'un beau fruit
Qu'il ronge en lui laissant sa superbe apparence.
Mais on vit malgré tout tant que vit l'espérance.

LE COMTE ASNARD

Ah! pourvu que mon fils ne me connaisse pas!...

LE PRÊTRE

Il a vécu sans vous jusqu'à ce jour.

LE COMTE ASNARD

Hélas.

LE PRÊTRE

Votre fureur sur lui, longtemps s'est acharnée.
Elle allait lui ravir l'âme par vous donnée,
Lorsqu'il vous a frappé tout à coup sur le front...

LE COMTE ASNARD, l'interrompant.

C'était lui! Mon Dieu! lui! qui sur le flanc du mont
Me tenait à ses pieds couché dans la poussière!
Ah! que ne m'a-t-il pas enlevé la lumière!
Et jeté pour toujours dans l'éternelle nuit

Où jamais le soleil sur la honte ne luit.
Mon fils est un héros, mais son père est un traître.
Il ne connait que vous pour son père et pour maître,
C'est à vous qu'il doit tout. Il n'a reçu de moi
Que ce sang profané sans honneur et sans foi,
Dont vous avez eu soin de laver la souillure.
Lui-même a fait le reste et sa mémoire est pure.
Oh! bienfait sans pareil de la religion!
Mon fils, vit dans l'horreur de ma noire action!
Mais s'il connait le crime, il ignore son père,
Celui qui lui donna la trahison pour frère.
Qu'il l'ignore toujours et que vos soins constants
Le délivre des maux de mes cruels tourments.
Qu'il reçoive des cieux, le prix de son courage
Et laisse pour moi seul l'infortune et l'outrage.
Je ne le connais pas : il ne m'a pas connu.
Plus étranger encor mon fils m'est devenu,
Par sa noble vertu, sa gloire, sa vaillance.

LE PRÊTRE

Mais tant que l'homme vit, il garde l'espérance
De recouvrer un jour ce qu'il avait perdu :
L'honneur reste au-dessus de son front suspendu.
Il faut qu'une autrefois sa vertu la reprenne,
Que l'âme se relève et monte en souveraine,
Sur le trône oublié d'où l'avait fait déchoir
De l'empire du mal le funeste pouvoir.
Nous sommes les jouets durant toute la vie
Des plus nobles instincts et de la noire envie.

De l'honneur à la honte on arrive d'un bond.
La marche en est rapide et l'abîme sans fond.
Du crime vers l'honneur, c'est la même distance
Mais il y faut grimper avec plus de vaillance.
La pente vers le mal se descend sans effort.
Pour remonter le cours il faut être plus fort.
Eh bien! soyez plus fort, mettez votre courage
A réparer du vice et la honte et l'outrage.

LE COMTE ASNARD

Mais chaque instant m'apporte un supplice nouveau,
Car je porte en mon cœur mon juge et mon bourreau.
Dans l'ardeur du combat, les feux de la colère
M'avaient fait oublier mes sentiments de père.
Puis le meurtre accompli lorsque je fis retour
Sur moi-même, aussitôt le crime se fit jour.
Il m'accabla l'esprit et d'une fureur telle
Qu'il creusa dans mon âme une plaie immortelle.
Je ne puis faire un pas, dans les champs et les bois,
Sans que de mes remords je n'entende les voix.
Mon forfait me poursuit, sans trêve, sans relache.
En quelque lieu du monde où que j'aille et me cache.
Aux plus noirs souvenirs mon cœur est enchaîné
Comme au boulet infâme est rivé le damné.
Raphaël tout sanglant devant mes yeux se dresse !
Son image partout me poursuit et m'opresse...
Quand rêvant à mes maux, j'erre dans le vallon,
Les bruits seuls de mes pas me rappellent son nom,
Et l'écho de sa voix sur le rocher résonne.

Et je dis à l'écho : « Mais, tais toi donc! pardonne!
Il me répond toujours en redisant plus fort
L'adieu de Raphaël, ma cruauté, sa mort.
Si de son souvenir honteusement esclave
Je cherche à m'affranchir, à secouer l'entrave,
Si je cherche un refuge au fond de la forêt,
A chacun des détours son ombre m'apparaît.
Si le long du ruisseau, vers l'onde cristalline,
Pour étancher ma soif tristement je m'incline,
Sur le miroir des eaux je retrouve ses traits,
Ses lèvres et ses yeux à sourire tout prêts,
Et je lui dis : Enfant que la gloire couronne,
Au nom de cette gloire et de mes pleurs, pardonne!
Et sa bouche s'entr'ouvre aussitôt pour parler...
Mais aucun mot n'en sort, qui vient me consoler.
J'ai beau redire au ciel; en criant : « grâce! grâce!
Partout du crime affreux je retrouve la trace...
C'en est trop je ne puis supporter mes remords,
Car pour moi vivre ainsi c'est souffrir mille morts.

LE PRÊTRE

Je le vois, vous souffrez d'une peine profonde.
Et pour vous consoler, il n'est rien en ce monde.

On entend au dehors une voix qui chante : le Prêtre et le Comte Asnard écoutent anxieux.

LA VOIX AU DEHORS

L'oiseau qui chante les douleurs
Gémit caché parmi les fleurs

Car il entend soupirer la colombe
Sanglante aux serres du vautour.
Hélas! je vois Karmela qui succombe } bis
Aux lacs perfides de l'amour.

II

Quand vient l'aurore, le matin,
Dans le buisson et le jardin,
Vous voyez briller la rose trémière,
De perles d'or, de diamant.
Ainsi bien loin Karmela prisonnière } bis
Brille de pleurs en ce moment.

III

Au pied du mont, les clairs ruisseaux
En murmurant poussent leurs eaux,
L'agneau perdu recherche aussi sa mère,
En bêlant au champ déserté.
Mais au vallon Karmela désespère } bis
De recouvrer sa liberté.

IV

Entre les mains des ennemis,
Bien loin hélas! de ses amis
Elle s'en va pour mourir dans la plaine
La fille chère à notre cœur
C'est Karmela, mon Dieu voyez ma peine
Délivrez la Notre-Seigneur...

SCÈNE II

LE PRÊTRE, LEREMBOURE, LE COMTE ASNARD

LEREMBOURE, sans voir le comte Asnard.

De quel malheur encor la main de Dieu nous frappe
Ami, le savez-vous?

LE COMTE ASNARD, à part.

O Dieu le sens m'échappe!
Le père dont mes coups ont labouré le sein
Vient à moi : la victime est devant l'assassin.

LE PRÊTRE, bas au comte Asnard.

Ah! sortez je vous prie ou taisez-vous de grâce,
Si l'on vous reconnait, l'on vous tuera sur place.

LE COMTE ASNARD

Et je l'entends ainsi.

LE PRÊTRE

Mais pour Dieu taisez-vous.
N'augmentez pas ici la peine et le courroux.

LEREMBOURE, au prêtre.

Mais quel est ce seigneur à la sombre figure.

LE PRÊTRE

C'est un pécheur public revêtu de sa bure,
Tel que vous en voyez souvent à Ronceveaux.

LEREMBOURE

Si je connais l'habit, ces traits me sont nouveaux.

LE PRÊTRE

Pour étouffer la voix qu'élève son offense
En son âme attristée, et pour sa pénitence,
A genoux ce matin au pied du saint autel
Il a fait le serment d'aller à Compostel.

LEREMBOURE

Soyez le bien venu dans ma triste demeure
O pèlerin de Dieu! Vous venez à bonne heure.
Vous me consolerez. Peut-être que vos vœux
Rendront le ciel pour nous un peu moins rigoureux.
Quand on me portera ma fille dans sa bière,
Vous ferez avec moi près d'elle la prière.
Nous la suivrons tous deux jusqu'au champ du repos.
Ainsi de ma douleur vous calmerez les flots.
Suivant l'usage ancien conservé pour les vierges,
Vous verrez son cercueil ouvert entre les cierges.
Et comme les enfants échappés au berceau,
Dont l'innocent éclat brille même au tombeau,
Elle aura la vertu peinte sur sa figure.
On laissera flotter sa noire chevelure

Hors de son lit de bois, comme pour témoigner
Qu'elle n'en usait pas pour séduire et régner.
Qu'elle ne voulait pas exercer son empire
Par ces atours trompeurs que tout le monde admire,
Mais bien par la vertu dont le nimbe éternel
Illuminait le front de mon fils Raphaël.

LE COMTE ASNARD, se frappant le front.

Raphaël! Raphaël!

LEREMBOURE

Vous l'avez vu peut-être
Expirant sous les coups du misérable traître.
O pèlerin de Dieu, vous ne saurez jamais
Ni combien j'ai souffert, ni combien je l'aimais...
Pauvre enfant... doux trésor... charme de ma vieillesse,
Tu n'es plus... Je suis seul, accablé de tristesse...
Pourquoi vous dérober si vite à mon regard?
Ne fuyez pas, ami, l'entretien d'un vieillard.
Vous avez vous aussi peut-être quelque peine?
Etes-vous comme moi victime de la haine?
Ou de l'ambition? ou de la trahison?
Avez-vous un enfant de moins dans la maison?
D'où vous vient sur le front cette sombre tristesse.
Dites-moi donc, ami, le chagrin qui vous blesse.

LE COMTE ASNARD, à part

Le vieillard dans mon sein tourne sans le savoir
Le remords qui me ronge et fait mon désespoir.

LEREMBOURE

Mais parlez donc enfin, dites-moi je vous prie
Ce qui cause vos pleurs en votre âme attendrie.
L'avez-vous vu mourir comme un vaillant chrétien
A côté de Ramon son fidèle gardien?
Les détails de sa mort sont pour moi des reliques,
Que je présente au ciel avecque mes suppliques.
Au flanc de la montagne avez-vous vu le sang
Qui coulait de son front?

LE COMTE ASNARD, montrant un linge taché de sang.

Seigneur ce linge blanc
Qu'il portait sur sa tête en a gardé la trace,
Et la couleur de feu qui jamais ne s'efface.
Sur le lieu du combat je l'avais ramassé,
C'est le témoin sanglant de ce qui s'est passé.

SCÈNE III

LE PRÊTRE, LEREMBOURE, LE COMTE ASNARD. MENDIBOURE.

MENDIBOURE

Seigneur, le ciel pour nous devient encore plus sombre.
Nous sommes écrasés par la force et le nombre,
Des soldats ennemis qui brûlent nos maïs.

Nos vignes, nos froments, tous les fruits du pays.
Les blessés, en criant réclament notre prêtre,
Car ils vont expirer dans un instant peut être.
La mort flotte partout...

LE PRÊTRE

Je te suis sans retard.
Va, marche devant moi; tu prendras l'étendard
Et la croix suspendus au chœur de notre Eglise.
Vous pas un mot de plus...

LE COMTE ASNARD

Il faut bien que je dise...

LE PRÊTRE

Ah! je vous en supplie au nom de notre Dieu
Au nom de Raphaël, ne parlez plus. Adieu

SCÈNE IV

LEREMBOURE, LE COMTE ASNARD.

LEREMBOURE

Mon ami, c'en est trop! que le ciel me pardonne.
Mais je sens à la fin que l'espoir m'abandonne.
C'est mourir mille fois que de souffrir ainsi.

J'ai déjà trop vécu puisque je vois ceci.
Ce coup si violent passe mon endurance :
Je ne pourrai longtemps subir telle souffrance.
L'homme ne peut porter un si pesant fardeau :
Et celui qui l'impose est pire qu'un bourreau.
Sous le faix du malheur, bien souvent nos épaules
Fléchissent en tremblant, comme de tendres saules
Que l'ouragan secoue et plie en gémissant.

LE COMTE ASNARD

Oui le mal est parfois bien lourd, bien écrasant
Pour de faibles mortels comme nous qu'il torture.
Nos pleurs et nos cris, sont sa joie et sa pâture.
S'il nous laisse en repos quelques jours sans frapper,
Il y revient bientôt et sait se rattraper.
Pour nous atteindre mieux il arrive en surprise,
Quand un peu de bonheur en souriant nous grise.
Il convertit en pleurs nos rires d'un instant.
Tant il est envieux du plaisir que l'on prend.
Vous souffrez vous aussi, mais que sont vos blessures,
A côté de mes maux et de mes meurtrissures ?
Vous du moins vous avez la consolation
De tout homme de bien dans son affliction.
Les voix de votre cœur et de la conscience
Proclament à l'envi votre grande innocence.
Ce souvenir toujours doit charmer vos douleurs,
Répandre sur vos maux d'ineffables douceurs.
Mais quand on est vraiment malheureux et coupable,
On ressent du remords l'aiguillon implacable.

C'est un ver qui vous ronge et qui ne meurt jamais
C'est un commencement de l'enfer : désormais
L'homme avec lui, partout traine son noir supplice.
Il faut que jusqu'au bout il boive son calice...
Vous êtes innocent, votre expiation
N'est pas le châtiment d'une infâme action.
Moi je ne puis avoir un sentiment semblable,
Tout m'accuse en moi-même, et justement m'accable.
Je souffre de mes coups, et je les dois baiser,
Je dois bénir le fer qui sert à me briser.

LEREMBOURE

Mais par les pleurs versés, et par la pénitence,
Vous inclinez vers vous la divine clémence.
Allant à Compostel pour accomplir un vœu,
Vous trouverez, seigneur, la paix dans ce saint lieu.

LE COMTE ASNARD

Merci, mon bon vieillard, que le ciel vous entende !

LEREMBOURE

Que par le repentir plus heureux il vous rende !

LE COMTE ASNARD

Si vous saviez, vieillard, vous-même qui je suis ?
Vous ne pourriez me voir. Le chemin que je suis,
Le vœu que j'accomplis pour soulager mon âme,
Ne me rendront jamais à vos yeux moins infâme.

LEREMBOURE

La peine vous égare et vous trouble le sens.

LE COMTE ASNARD

Je vais vous avouer tout ce que je ressens.
Je vais me démasquer, vous découvrir l'abîme
Où je suis à jamais descendu par le crime.
Vous fermerez les yeux, en reculant d'effroi...

LEREMBOURE

Non! vous pouvez parler, car pour vous et pour moi,
En tout ce que fait l'homme, il n'est rien qui surprenne,
Quelle que soit la faute, elle peut être mienne.
Il suffit d'un moment de démence et d'oubli
Pour qu'un acte odieux par moi soit accompli.
L'homme le plus parfait qu'on prenait pour un ange,
N'a qu'à faire un faux pas, il tombe dans la fange.

LE COMTE ASNARD

Vous me parlez ainsi! vous le juste offensé
Vous ne maudissez pas l'orgueilleux insensé,
Qui vous brise le cœur de sa main meurtrière?

LEREMBOURE

Au contraire, pour vous j'adresse ma prière,
Au Dieu qui seul soutient le cœur abandonné.

LE COMTE ASNARD

Vous me pardonnerez.

LEREMBOURE

Je vous ai pardonné.

LE COMTE ASNARD

Mais qui donc êtes vous pour parler de la sorte?

LEREMBOURE

Un roseau qui fléchit, une ardeur presque morte.

LE COMTE ASNARD

Le déclin de vos jours est un bien beau couchant
Dont ma présence ici trouble le dernier chant.
Il faut donc que moi-même à la fin je vous venge,
Que parmi mes bourreaux aujourd'hui je me range.
Que je vous dise tout! Le traître... l'assassin...
Qui vous a si souvent, vieillard, percé le sein...
Vous l'avez devant vous... C'est moi... Prenez ce glaive...
Que votre bras vengeur, à vos genoux m'achève.

LEREMBOURE

O ciel! que dites-vous?

LE COMTE ASNARD

J'ai tué votre enfant...

LEREMBOURE, après l'avoir considéré en silence un instant.

Vous êtes bien coupable... et je vous plains pourtant...

LE COMTE ASNARD, lui montrant un long poignard.

Du sang de Raphaël cette lame est couverte.

Que tardez-vous! Frappez, vous lui devez ma perte.
Plongez-la dans mon sein, afin de la laver...

LEREMBOURE, regardant fixement le glaive qui a tué son fils.

Non! non! ce sang est pur; je le veux conserver!
Il me demande, lui, grâce pour votre crime.
Vous êtes à vous-même une horrible victime.

Le Comte Asuard s'enfuit désespéré.

SCÈNE V

LES MÊMES, MAUREL.

MAUREL, accompagné de deux officiers.

Je viens vous demander de cesser à l'instant
D'un inégal combat le triste acharnement.
Nous gardons dans nos camps une fille en otage:
Son sort dépend de vous et sera votre ouvrage.
Elle est vaillante, douce, et porte sur le front,
L'honneur et la vertu. Parlez, et soyez prompt.
En persistant encor dans votre résistance,
Vous portez de sa mort l'arrêt, et la sentence.

LEREMBOURE

Comment se nomme-t-elle?

MAUREL

Elle a nom Karmela.

LEREMBOURE

Mon Dieu! je suis son père, et je verrai cela...
Avec l'assentiment de la junte assemblée.

MAUREL

Quand donc? en quel endroit?

LEREMBOURE

Ce soir, dans la vallée,
Sous un chêne feuillu que nous vénérons tous.

MAUREL

C'est bien! nous y serons tous les trois avec vous.

Acte quatrième

La scène représente la Chênaie, sous laquelle la junte se tient. Un beau chêne au milieu. Sous ce chêne, une table de pierre, avec un banc de pierre, sur lequel dix vieillards viennent s'asseoir. Les vieillards portent tous la veste courte, la culotte, de longs cheveux et le béret.

SCÈNE I

LEREMBOURE, assis au milieu, présidant la junte des vieillards, UN PAYSAN.

LEREMBOURE

Tu n'as pas observé le droit de voisinage.

LE PAYSAN, son béret à la main.

Par ces temps si troublés, de meurtre, de carnage,
Une fois seulement j'ai refusé le feu.

LEREMBOURE

Tu connais des aïeux la coutume et le vœu :

« Que toujours du foyer la femme soit gardienne.
« Que trois tisons dans l'âtre en flamme elle entretienne :
Afin que le voisin en prenne un au besoin,
Pour allumer le sien : qu'elle ait aussi le soin
De lui garder du pain, de l'assister sans cesse,
De lui donner de tout quand il est en détresse ;
Du linge pour le lit, du maïs et du vin.
Du cidre s'il en a ; pour ses bêtes du foin.
D'après nos fors anciens le voisin est un frère
Que nous devons aider durant la vie entière,
Et celui qui forfait à ce droit sans raison
Est indigne de nous, mérite l'abandon.
Ta conduite égoïste à ces rigueurs t'expose...
Mais les temps sont mauvais : cette fois je propose
Qu'il te soit pardonné.

Le paysan se retire.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN VOYAGEUR.

LE VOYAGUER

Je suis un voyageur
Qui cherchais un asile, et je marchais songeur,
Lorsqu'un brigand armé me sautant à la gorge,
M'a tout pris dans mon sac jusques à mon pain d'orge

Que je gardais encor pour apaiser ma faim,
Et m'aider à porter le fardeau du chemin.

UN VIEILLARD

Etait-ce loin d'ici.

LE VOYAGEUR

Dans la fraîche vallée.
Le long de la rivière au soleil étalée.

UN AUTRE VIEILLARD

Sais-tu si ce voleur était un paysan
Qui travaille la terre, ou bien un artisan
Venu de l'étranger?

LE VOYAGEUR

Il parlait votre langue.

LEREMBOURE

Dans ce cas, il suffit d'une courte harangue.
Tu portais de l'argent? Combien t'en a-t-il pris ?

LE VOYAGEUR

D'un long et dur travail le salaire et le prix.
J'avais dix onces d'or à la belle effigie
Du grand Wamba.

UN VIEILLARD

C'est bien, il doit perdre la vie.

LEREMBOURE

Quant à toi de ma main reçoit ces onces d'or.
Ainsi que le prescrit la loi de notre for.
L'autorité chez nous est partout responsable
Des délits que quelqu'un commet sur son semblable.
Dans tout ce pays, où s'étend notre pouvoir,
Le voyageur surpris qui perd de son avoir,
A le droit de venir nous trouver en séance
Et de nous réclamer avecque confiance,
Ce que sur nos chemins il avait cru perdu.
On lui rend comme à toi, tout le dommage dû.
Cette loi, du passant devient la sauvegarde,
Elle répond de lui. Notre tribu la garde.
Tu peux te retirer, mais es-tu satisfait?

LE VOYAGEUR

Je le serais à moins, après un tel bienfait.
Je n'attendais plus rien, ni de Dieu ni des hommes,
Car ailleurs le pouvoir ne rend jamais les sommes
Que par son incurie on prend aux malheureux...
Qu'un pouvoir paternel rend les peuples heureux!!

LEREMBOURE

La loi qui du pouvoir fait un noble service,
Une charge d'honneur, d'amour et de justice,
Est une sainte loi.

LE VOYAGEUR

Conservez la toujours,

Non seulement ici mais dans les alentours.
A ses prescriptions en demeurant fidèle,
Le peuple à l'avenir offre un parfait modèle.
Je ne puis, ô vieillard, prendre congé de vous
Sans remplir un devoir qui me semble bien doux,
Et donner libre cours à la reconnaissance...
L'ennemi près de vous arrive en diligence.
De ses soldats nombreux les sanglants bataillons
Ont déjà parcouru, vos champs, et vos vallons,
Vous laisser en leurs mains, pour moi, serait indigne
Pour venir vous surprendre, ils n'attendent qu'un signe.
Ce signe convenu je le dépose ici,

Il dépose un drapeau.

Et puis je me retire en vous disant merci.

SCÈNE III

LES VIEILLARDS, LEREMBOURE.

LEREMBOURE

Nos hommes avertis n'en seront que plus sages!
Vous voyez les bienfaits qu'attirent nos usages.
La justice est à l'homme un si pressant besoin,
Qu'il tressaille à sa vue, et la garde avec soin.

SCÈNE IV

LEREMBOURE, LES VIEILLARDS, MAUREL.

MAUREL, à Leremboure.

Je viens, noble vieillard, implorer ta clémence...
En faveur de ta fille, adoucis ta sentence.
Tu détiens en ce jour l'arrêt de son destin.
Sa vie et son salut reposent dans ta main.
C'est à toi de parler. Veux-tu sauver ta fille ?
Veux-tu que près de toi désormais elle brille ?
Rends-nous nos prisonniers, rends-nous Eblo le Fort.
A quoi bon discourir, tu le peux sans effort.
Ton cœur plaide pour nous et dans cette assemblée
Ces vieillards sauveront ta fille désolée.

LEREMBOURE

Je n'ai rien dit ici, seigneur, à ce sujet...
Malgré le grand amour dont ma fille est l'objet :
L'intérêt général doit passer devant elle.
Nous avons commencé la junte solennelle,
Par juger d'un voisin la conduite et le droit,
Et rendre au voyageur ce que chacun lui doit.
S'il est bon pour nous tous que nous fassions l'échange
De tous nos prisonniers ; volontiers je me range
A l'avis de mes pairs ; qu'ils parlent à l'instant.

MAUREL

Il faudrait se hâter, car je n'ai qu'un moment.
La fureur de mes gens est au faîte montée.
A d'extrêmes rigueurs elle sera portée.
On réclame à grands cris Eblo, le Comte Asnard,
Menaçant vos captifs du glaive ou du poignard.
Il faut se décider, promptement, sans réserve.
Le couteau suspendu le bourreau vous observe.
Parlez, vieillards, parlez ! Il s'agit de Ramon
Et d'une fille aimée, orgueil de ce vallon.

UN VIEILLARD

Quoi Ramon est aussi tombé sous ta puissance ?

MAUREL

Ramon est aujourd'hui dans mes mains, sans défense.
Et bien que dites vous ?

UN AUTRE VIEILLARD

Mais nous n'hésitons pas.
Rendez-nous ces enfants que vous gardez là-bas.

S'adressant à Lerembourc.

Vous ne laissez donc pas parler votre nature,
Tandis qu'on vous soumet à l'affreuse torture ?
Quoi, vous avez perdu votre doux Raphaël...
On vous menace encor d'un destin plus cruel...
On veut vous enlever Karmela, votre fille...
Vous subissez l'outrage, et la trahison vile
Qui livre à l'ennemi vos champs et vos troupeaux.

Tous ces malheurs ont mis votre cœur en lambeaux.
Et refoulant en vous votre douleur immense,
Vous semblez présider avec indifférence,
La junte où d'une fille on décide le sort?...
Ah! vraiment, ô vieillard, vous surpassez la mort.
Sur votre front d'airain, elle n'a pas de prise
Et vous n'en redoutez ni l'art ni la surprise.

A Maurel.

Et puisque mon conseil est celui des amis,
Nous nous déléguons cinq au camp des ennemis.
Oui seigneur à l'instant nous allons nous entendre
Au sujet des captifs qu'il s'agit de vous rendre.

Maurel se retire avec cinq vieillards.

SCÈNE V

Cinq vieillards qui restent, LEREMBOURE, MENDIBOURE

MENDIBOURE

Levez votre conseil ô vieillards, sans tarder,
Vous n'avez plus de fils ici pour vous garder.
L'ennemi près de vous s'avance avec audace
Et des derniers excès sa fureur vous menace.
Tous vos fils sont perdus, vos jours sont en danger,
Et nous sommes soumis au joug de l'étranger.

Suivez-moi promptement, mes pères et mes juges,
Nous trouverons encor sur le mont des refuges.
Pour vous mettre à l'abri.

LEREMBOURE

C'est ici qu'il nous faut
Attendre, sans effroi, la gloire ou l'échafaud.

UN VIEILLARD

Sais-tu si nos amis sont allés dans la plaine ?

MENDIBOURE

Je sais que l'ennemi vers son camp les entraîne.

LE VIEILLARD

Loin de nous, sans secours, quel sera leur destin ?

MENDIBOURE

Nos aigles et vautours en feront leur festin.
Car au roi de Cordoue, en signe d'alliance,
Et pour nous assurer toute sa confiance,
Nous avons envoyé leurs captifs enchaînés.

LE VIEILLARD

Quels étaient ces captifs aux Maures destinés ?
Nous pourrons les sauver ; il en est temps peut-être ?

MENDIBOURE

Parmi ces prisonniers, moi, j'ai cru reconnaître
Le Comte Eblo le Fort et ses six compagnons.

LE VIEILLARD

Mais les nôtres sont morts alors?

MENDIBOURE

Nous le craignons.

LEREMBOURE

Ah! mes pauvres enfants! puisse ce sacrifice,
Des mânes du pays apaiser la justice.
Puisse-t-elle effacer le crime et le forfait.
Par ce sang de mon sang, que Dieu soit satisfait !
Si du traître du moins, il adoucit l'offense,
Il sera de mes maux la juste récompense.
De tous mes fils perdus, bien tristement heureux,
Je rendrai grâce au ciel de mes tourments affreux.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MAUREL, accompagné de soldats.

MAUREL

Vous avez abusé de notre complaisance,
Vous vous êtes moqué de notre patience,
Vieillards, au front blanchi dont les jours sont comptés.
On ne parlera plus des Basques indomptés,
Ils sont soumis enfin, et votre territoire
N'aura pas les honneurs que donne la victoire.

Vous n'avez pas voulu nous rendre nos captifs.
A ce que je vous dis soyez donc attentifs.
On va vous emmener bien loin sous bonne escorte,
Et puis vous enfermer dans une ville forte.
Vous serez entourés de soldats tout armés.
Vous ne reverrez plus ces lieux que vous aimez.
Pour expier dûment votre grande insolence,
Vous traînerez chez nous votre triste existence.
Par votre faute ainsi vous souillez vos vieux ans,
Et faites le malheur de vos pauvres enfants.
Soldats, enchaînez-les tour à tour avec force,
Pour supporter les fers ils sont de rude écorce.
Avant de célébrer leur grande cession
Ils allaient trouver Dieu comme en procession :
Ils marchaient en deux rangs suivant l'usage antique
Jusqu'au seuil de leur temple, et là, sous le portique,
Ils votaient à genoux pour faire un président,
Et ne se relevaient, les dix, qu'en l'acclamant.
Il convient aujourd'hui qu'ils aillent à l'église
Prendre congé de Dieu, pour lui faire remise
De leur autorité, car ils ne sont plus rien.
Qu'en dites-vous, vieillard?

UN VIEILLARD

Nous disons que c'est bien.

LEREMBOURE, s'avançant au milieu de la scène, les mains enchaînées et saluant le chêne.

Adieu ! chêne sacré, dont le puissant feuillage,

Répandait la fraîcheur dans tout le voisinage!
Adieu, roi des forêts, notre beau pavillon.
A tes pieds nous avons tracé notre sillon,
Et semé le bon grain des libertés futures.
Symbole de la force et des grandes droitures
De l'esprit et du cœur : tu ne sais pas plier.
Tu te tiens ferme et droit comme le peuplier.
Moins souple sous le vent, plus fier de ta ramure
Tu braves les efforts de toute la nature.
Notre étendard flottant à ton plus haut rameau,
Nous donnait chaque fois un courage nouveau.
Nous disions comme toi, que vienne la tempête
Elle ne pourra pas nous abaisser la tête...
Quand je m'endormirai de mon dernier sommeil,
Je voudrais à tes pieds attendre mon réveil,
Arbre cher et béni, que j'adore et que j'aime,
Car je te reconnais comme un autre moi-même.
Tu portes de mon front les sauvages attraits.
De mon peuple indompté tu reproduis les traits.
Si mon corps à ton corps s'unissait en la terre,
Comme à ce tronc noueux s'est attaché le lierre,
Je revivrai dans toi : Ta sève en tous les sens
Circulera plus fort au retour du printemps.
Mon âme, du très-haut céleste messagère,
En tes rameaux feuillus viendra flotter légère...
Adieu donc, arbre aimé! Tu diras à nos fils
Qu'ils doivent de ces gens relever les défis.
Qu'ils doivent dans le sang un jour laver la honte
Que nous subissons tous. Que sur ta cime monte

Sans cesse la rougeur qui couvre notre front,
Jusqu'à ce que l'honneur ait essuyé l'affront...

On entend du bruit.

MAUREL

Allons, c'est bien assez de discourir, je pense,
Voici nos gens...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RAMON, KARMELA, suivis d'hommes armés

RAMON

Enfin, le ciel vous récompense!..,
Vous, enchaîné, mon père!... Et les vieillards aussi!...
Quel est donc l'insolent qui se rend maitre ici?

LEREMBOURE

C'est vous, mon cher Ramon... et puis, c'est vous, ma fille.
Est-ce d'un doux sommeil le rêve bien tranquille?...
Ou suis-je le jouet d'un affreux cauchemar...
Est-ce bien vous, enfants, que j'ai sous mon regard?...

KARMELA

Mais oui, nous sommes là, tout près de vous, mon père!
Il faut briser vos fers. Quel est le téméraire
Qui vous les a forgés?

RAMON, à Maurel

Est-ce vous, mon seigneur?
Sur d'autres qu'un vieillard exercer sa fureur
Eût été plus décent pour une seigneurie.
Ceci n'illustre pas la noble galerie
Des princes et des grands. Tenez, pour votre honneur,
Délivrez ces vieillards. Un traitement meilleur
Vous sera réservé par ce peuple sauvage
Qui n'a jamais subi le joug de l'esclavage.
Rejoignez sans retard votre noir bataillon.
Nous nous retrouverons tout à l'heure au vallon.
Vous pourrez contre nous dégaîner vos épées.
Nos âmes en champ clos vont être retrempées.
Comme de bons chrétiens nous sommes généreux.
Faites ce qu'on vous dit ; et puis soyez heureux.

Maurel et ses deux soldats se retirent.

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins Maurel et ses deux soldats.

LEREMBOURE, à Ramon

Vous avez fort bien fait de leur donner l'exemple
De ce noble pardon qu'on nous apprend au temple,
Ce n'est pas de leur gré qu'ils m'avaient enchaîné.

Un soldat doit agir selon l'ordre donné.
Mais comment se fait-il, ma fille tant aimée,
Qu'on vous ait pu sauver de toute cette armée.

KARMELA, désignant Ramon

Demandez-le plutôt à ce vaillant ami
Qui m'a su délivrer des mains de l'ennemi.
Mais il vous conterait en abrégeant l'histoire,
Réduisant de son mieux sa part dans la victoire.
Je pourrais au foyer, dans les jours à venir,
Ranimer de ces faits le touchant souvenir.
Pour le moment sachez qu'il s'est conduit en brave,
Que lui-même captif a brisé son entrave,
Et que seul contre tous par un puissant effort,
De nous deux à la fois il a changé le sort.
Si près de vous encor, mon père, je respire;
Je le dois à Ramon, qui seul vaut un empire.
Frapper les ennemis, répandre la terreur,
Enivré par ses coups, redoubler de fureur,
Faire appel à ses gens, leur donner du courage,
Et leur communiquer sa flamme avec sa rage,
Bondir comme un lion, pour courir près de moi,
Tout en me délivrant m'assurer de sa foi,
M'arracher de leurs mains sans blessure et sans chaîne,
M'emmener glorieux jusqu'au pied de ce chêne,
Vous délivrer aussi, sauver tous nos vieillards,
Eloigner l'ennemi du feu de ses regards.
C'est tout ce qu'il a fait... Qu'en dites-vous, mon père?
Cela fait oublier la honte, je l'espère.

LEREMBOURE

Ah! merci, Raphaël! non, Ramon, je confond :
C'est lui qu'en vous voyant, j'aime et retrouve au fond...
Mon fils, je n'en puis plus; j'ai pu sans défaillance
Jusqu'ici soutenir ma trop grande souffrance.
Mais mon corps est brisé, ma force me trahit;
Le froid de mes vieux ans me prend et m'envahit.

KARMELA, à Ramon

Mais pour rentrer chez vous... La route est-elle sûre?

LEREMBOURE

Où donc est l'ennemi?

RAMON

Bien loin, je vous assure!
Vous avez près de vous mes plus rudes gaillards
Armés de leurs bâtons, de piques et de dards.

LEREMBOURE

Mais c'est pour vous surtout qu'ainsi je me tourmente.
Moi je ne compte pas, ma vie est expirante...
Vous êtes le gardien de cet arbre royal,
Ramon, je le confie à votre cœur loyal.

Acte cinquième

La scène représente une immense salle basque avec deux alcôves. Des peaux de bêtes sur les murs, des instruments de chasse, dards, piques, bâtons, massues et cornes de bœuf, des chaises de bois le long du mur, une grande fenêtre.

SCÈNE I

BIDEGAIN, seul sur la scène (appelant)

Mendiboure !

MENDIBOURE, du dehors

Qu'as-tu ?

BIDEGAIN

Tu regardes la plaine.
S'y trouve-t-il quelqu'un ?

MENDIBOURE

J'y vois un homme à peine.

BIDEGAIN

Et puis rien?

MENDIBOURE

Oui, cet homme est suivi... j'en vois six
A présent... J'en vois sept... J'en vois huit, et puis dix...
Ils augmentent toujours... c'est une multitude.

BIDEGAIN

Tache de les compter avec exactitude.

MENDIBOURE

Et ce n'est pas facile : Ils arrivent nombreux
Et forment dans le val un gros nuage affreux.

BIDEGAIN

Compte-les cependant.

MENDIBOURE

A l'instant je les compte...
Mais ce sont des milliers qui d'une marche prompte
S'avancent dans la plaine en cadence vers nous.
Ils menacent nos gens, paraissent en courroux.

BIDEGAIN

Nos gens les recevront du haut de la montagne.
Ils seront écrasés ; la mort les accompagne.
C'est elle qui, ce soir, leur choisit ce tombeau.

SCÈNE II

BIDEGAIN, MENDIBOURE

MENDIBOURE, en entrant

Où nous ferons briller la croix sur leur drapeau.
L'avez-vous reconnu ?

BIDEGAIN

Qui donc ?

MENDIBOURE

Eh bien ! le traître !
Il est venu tantôt dans la maison du maître.

BIDEGAIN

Comment, ici ?

MENDIBOURE

C'est sûr !

BIEEGAIN

Ce soir ?

MENDIBOURE

Non ! ce matin.
Ne vous souvient-il pas d'un pieux pèlerin

Qui se rendait, dit-on, au tombeau de St-Jacques,
Qui voulait s'y trouver pour les fêtes de Pâques?

BIDEGAIN

Comment! ce pèlerin...

MENDIBOURE

C'était le comte Asnard.

BIDEGAIN

Mais tu n'y penses pas. Quoi, ce noble vieillard!
Non! ce n'est pas possible.

MENDIBOURE

Il se voile la face,
Mais son cuisant remords le trahit quoiqu'il fasse.
Comme un homme de bien, comme un parfait chrétien,
Avec notre curé, dans un long entretien,
Il révélait son cœur et confessait son crime.
Il lui disait encor un secret plus intime
Que j'ai bien entendu, c'est que notre Ramon
Est son fils!

BIDEGAIN

Quoi! cet ange est fils de ce démon.

MENDIBOURE

Comme je te le dis.

BIDEGAIN

Mais c'est abominable!
Karmela va s'unir au fils d'un misérable
Alors!

MENDIBOURE

Assurément, si personne ne rompt
Ce lien infâmant qui souillera son front.
Je m'en vais, car je crains que le maître ne vienne,
Que dans cet entretien tous deux il nous surprenne.

Il sort.

SCÈNE III

BIDEGAIN. KARMELA

KARMELA

Avec qui parlais-tu tout à l'heure en ce lieu?

BIDEGAIN, à part

Aurait-elle entendu ce qu'il disait, grand Dieu!

A Karmela.

Avecque Mendiboure.

KARMELA

Eh bien! quelle nouvelle
Nous porte-t-il encor?

BIDEGAIN

Le ciel nous est fidèle.
L'ennemi dispersé s'enfuit dans le lointain.

KARMELA

Nous sommes donc vainqueurs ! En es-tu bien certain ?

BIDEGAIN

On peut s'en assurer, s'il le faut, tout de suite

Appelant.

Mendiboure! vois-tu les ennemis en fuite?

MENDIBOURE, répondant du dehors

Oh! la belle déroute!!

BIDEGAIN

Ils sont aussi nombreux?
Ramon en sa poursuite est-il toujours heureux?

MENDIBOURE

Je n'en vois plus que vingt... ils sont réduits à treize.
Sous les coups de Ramon ils ne sont pas à l'aise...
Il ne leur laisse pas le temps de respirer.
Ils sentent leur destin à chaque heure empirer.
Ramon en saisit un, mais à peine il le touche,
Sur le sol aussitôt il l'étend et le couche.
Je n'en vois plus que cinq... Ils ne sont plus que trois...
Plus que deux... puis un seul... Tous dorment à la fois

Maintenant étendus, au pied de la montagne...
La gloire les protège et leur sert de compagne.

Bidegain se tient à la croisée, regardant dehors.

KARMELA, à l'avant-scène

Enfin! nous l'emportons. O ciel! soyez béni!
Mon Ramon va venir, le combat est fini.
Nous reprendrons ici l'existence paisible
Que nous menions, avant cette guerre terrible.
Le soir, nous nous verrons, là-bas, dans la forêt,
Qui fut de nos amours le témoin si discret.
Ramon me donnera de nouveau l'assurance
De sa foi qui toujours soutient mon espérance.
Il me dira qu'il m'aime, et moi-même, à mon tour,
Je lui rappellerai chaque fois mon amour.
Oh! qu'il me sera doux à l'abri du vieux chêne,
De lui verser au cœur ma joie et puis ma peine.
De lui passer au front avec douceur ma main,
Comme pour essuyer les sueurs du chemin...
Mon fier et cher Ramon, bientôt tu vas paraître.
En la vie, en la mort, toute à toi je vais être!
Le traître infâme, vil, voulait nous séparer...
Mais de moi dans tes bras qui pourra s'emparer?
Aux griffes du lion qui prendra la lionne?

On entend un murmure.

Un murmure de voix de ce côté résonne.

BIDEGAIN, se retournant

Ramon Mendisabal et vos frères aussi
Accourent triomphants et joyeux : les voici!

Il sort.

SCÈNE IV

KARMELA, RAMON entre avec empressement

KARMELA

Eh bien! vous voilà donc, Ramon! où sont mes frères?

RAMON

Du plus riche butin étant dépositaires,
Ils se sont arrêtés pour laisser leur fardeau
Au pied de votre père.

KARMELA

Oh! que ce jour est beau!
Il nous fait oublier les plus cruelles peines!
Et l'exil, et la mort, la trahison, les chaînes.
Sur l'océan des maux le plus faible plaisir,
Suffit à nous charmer, à nous épanouir.

RAMON

Ma douce Karmela! Quelle triste journée

La malice d'un homme ici nous a donnée!
Je n'aurais jamais cru qu'un enfant du pays,
Sorti de notre sol, nourri de nos maïs,
De nos blés, comme nous, pût commettre un tel crime...

KARMELA

Par la pente du vice on descend dans l'abîme:
Mais le vice toujours rencontre la vertu
Qui l'arrête et lui dit : « Misérable, où vas-tu?
Devant la lâcheté se dresse le courage
Qui toujours de l'honneur lui ferme le passage. »
Je vous aimais beaucoup, Ramon, avant ce jour,
Mais désormais comment vous dire mon amour?
Ce que j'éprouve en moi, pour vous, je vous assure,
Est un sentiment pur, immense, et sans mesure,
Quelque chose de grand et de tendre à la fois.
Je me sens subjuguée à vos pieds; et je crois,
Si je ne craignais pas de commettre un blasphème,
Je vous adorerais autant que je vous aime.
Dieu pour vous s'est montré prodigue de ses dons.
Il vous a tout donné pour briller sur ses monts.
La force, la grandeur et la douce tendresse,
Et l'horreur pour le vice et sa scélératesse.
L'amour dans le foyer, la vaillance au combat,
La justice, l'honneur. Nul au champ ne se bat
Qui ne confesse à tous votre grande droiture.
Vous êtes, en un mot, mon orgueil. La nature
Désormais se refuse à faire mieux que vous.
Je voudrais vous servir, vous aimer à genoux.

RAMON

Vous donnez, Karmela, vos qualités aux autres
Et me faites présent des vertus qui sont vôtres.
Vous m'aimez, et l'amour veut son objet parfait.
Tel que vous me montrez, c'est vous qui m'avez fait.
Il n'est point ici bas de sculpteur comparable
A celui de l'amour. Son œuvre est admirable.
Cependant, chaque nuit, il y revient souvent,
Ne s'en lasse jamais, se prosterne devant ;
Recommence au matin et pour le soir l'achève ;
Lui donne la beauté que lui dicte son rêve ;
Il en est satisfait sans en être content,
Et puis le jour qui suit il en refait autant.
L'homme flotte sans cesse entre l'ange et le monstre :
Quoi qu'il fasse, en tous lieux, l'un ou l'autre se montre.
Ma chère Karmela, je ne suis pas si grand,
Et votre cœur m'élève au-dessus de mon rang.
Malgré tout ce qui peut en moi vous apparaître,
Je ne serai qu'un homme, et ne veux pas moins être.
J'en ai l'humble faiblesse et les grands sentiments.
Je les éprouve bien en moi tous les moments.
Quand on a comme vous l'âme grande et sublime,
On voudrait élever ceux qu'on aime à sa cime.
Il faut avoir un cœur pétri dans les grandeurs
Pour être de nature à gravir les hauteurs.

KARMELA

Dieu vous a fait pour moi, voudrez-vous bien me suivre?

RAMON

Pouvez-vous en douter ? Mais je ne voudrais vivre
Qu'avec vous, Karmela. Ce que j'ai fait de bien
Vous l'avez inspiré : sans vous je ne suis rien.
L'amour de ma valeur est la source et la cause.
Je vous aime, et pour vous à la mort je m'expose.
Je vous aime, et pour vous je deviens un bourreau,
Un lion au combat, à vos pieds, un agneau.
Je vous aime, et pour vous j'ai combattu le traître,
Je l'ai cherché partout, je l'ai fait disparaître.
Je vous aime, et pour vous j'ai vengé mon pays,
Et je l'ai délivré du joug des ennemis.
Pour vous j'ai vu la mort, et puis j'ai vu la vie,
Et vous êtes ma gloire et toute mon envie.

SCÈNE V

RAMON, KARMELA, LEREMBOURE, BIDEGAIN, MENDIBOURE.

Leremboure entre le premier, suivi de Mendiboure qui discute avec Bidegain.

MENDIBOURE, à Bidegain.

Je ne me tairai pas ; je suis qu'il faut parler,
Je parle, dussiez-vous à vos pieds m'immoler !

LEREMBOURE

Mais de quoi s'agit-il? et que veux-tu nous dire?

MENDIBOURE

Dites donc à Ramon, Seigneur, qu'il se retire,
Car je ne puis souffrir sa présence et ses yeux.

BIDEGAIN, à Mendiboure.

Je t'en supplie, ami, pardon, pitié pour eux!

MENDIBOURE, à Leremboure.

S'il venait dans la nuit un voleur vous surprendre;
Il faudrait bien, Seigneur, vous aider à le prendre

LEREMBOURE

Bien sûr.

MENDIBOURE

Si près de vous se trouvait un serpent
Caché pour vous mieux mordre; il serait imprudent
De ne le montrer pas.

LEREMBOURE

Quelle langue est la tienne?
Parle-moi clairement afin que je comprenne.

BIDEGAIN, à Mendiboure,

Au nom de Raphaël, attends encore un peu.
Ecoute de son cœur le testament, le vœu.

LEREMBOURE

Mais parle donc. Qu'as-tu?

MENDIBOURE

Ce Ramon me dérange.

LEREMBOURE

Non Ramon restera. (A part.) *C'est un mystère étrange!*

MENDIBOURE

Puisque vous m'y forcez : Vous savez qu'un enfant
Dans ses veines toujours de son père a le sang.
Comment souffrir alors que la fille du maître
Pour un parfait époux prenne le fils du traître.
Je sens que je meurtris le cœur de Karmela...

(Montrant Ramon)

Le fils du comte Asnard est ici... le voilà!

RAMON, portant la main à sa tête.

Je suis le fils du traître; ô ciel! lance ta foudre,
Et pour me délivrer viens me réduire en poudre.

KARMELA, se jetant sur Mendiboure.

Misérable! bandit! pourquoi parler ainsi!
C'est toi le noir serpent qui m'empoisonne ici.
Va-t-en, vil imposteur, et garde ton mensonge
Que la nuit, le démon t'a soufflé dans un songe.

(S'adressant à Ramon.)

Et vous, mon cher ami, relevez votre front :
A croire ce qu'il dit ne soyez pas si prompt.

RAMON, se jetant aux genoux de Lereemboure.

Père, pardonnez-moi ma présence importune
Chez vous, car j'ignorais toute mon infortune !
Puisque le ciel m'a fait fils de la trahison,
Je ne peux plus longtemps souiller votre maison.
Adieu !

LEREMBOURE et KARMELA, le retenant

Restez, Ramon,

RAMON

Moi, qu'ici je demeure !
Le fils du comte Asnard ! Non ! plutôt que je meure !
Laissez-moi m'en aller !

KARMELA

Ecoutez-moi, Ramon,
Ecoutez un instant mon cœur et ma raison.

RAMON

Je ne puis, Karmela ! j'éprouve trop de honte
A regarder vos yeux ; et la rougeur me monte
Au visage meurtri, sous le sanglant soufflet,
De cet horrible affront dont je suis accablé.

KARMELA

Mais tout cela n'est pas, mon Ramon, je vous aime.
Je vous aime, Ramon! beaucoup plus que moi-même.
Que m'importe, après tout, ce que cet homme affreux
Nous vient dire d'infâme en ce jour malheureux.

À Mendiboure.

Confesse que tu mens, ô bourreau qui m'arrache
Mon âme de mon corps; mais dis que tu mens, lâche!
Tu nous fais plus de mal en croyant nous servir
Que le traître lui-même en voulant nous trahir!
Avec lui contre nous tu conçus ce supplice.
Combien t'a-t-il payé pour être son complice,
Dis! Tu ne réponds pas, tu t'es fait l'instrument
De tous nos ennemis, tu fais notre tourment.
Sous les coups meurtriers de ta langue assassine,
La mort pour notre cœur de la honte est voisine.
Tu nous fais bien souffrir, tu dois être content.
Barbare! sors d'ici! je te maudis! va-t-en!

Pendant ces paroles Mendiboure atterré recule peu à peu, et enfin est repoussé avec violence dans les coulisses.

SCÈNE VI

LES MÊMES moins Mendiboure.

KARMELA, à Ramon.

Faut-il qu'à deux genoux en pleurant je vous prie !
Ramon ! Regardez-moi ! L'honneur de la patrie
Se trouve dans vos mains ; la vertu dans vos yeux.
Partout on vous acclame, on vous chante en tous lieux !
Relevez votre front que la gloire couronne.
Comme un pur diamant, la valeur y rayonne
D'un éclat que jamais nul ne pourra ternir.
Pas même de ce jour le triste souvenir.
Vous voyez à vos pieds votre chère conquête,
Vous êtes mon vainqueur et je suis satisfaite...

RAMON

Qu'importe, Karmela ; je suis le fils d'Asnard,
Je ne puis plus longtemps souffrir votre regard.

KARMELA

Mais non, je ne veux pas, Ramon, je le répète.
De lui, vous n'avez rien au cœur et dans la tête.
Des liens du vieillard, dans le crime blanchi,
Par vos grandes vertus vous êtes affranchi.
Car l'homme quelquefois est le fils de lui-même.
Il se refait un nom par un effort suprême,

Efface le forfait qui souillait son berceau,
Et mérite à la fin un glorieux tombeau.
On vous aime, Ramon, autant qu'on vous révère.
Fils de votre valeur, vous êtes votre père,
Vous n'en avez pas d'autre : entendez-vous, ami.
En me sauvant des fers d'un cruel ennemi
Vous me donniez le jour, vous me faisiez revivre !
D'un tel père, à mon tour, Ramon, je vous délivre ! !

RAMON

Mais vous ne pouvez pas aussi facilement
Me délivrer des maux qui feront mon tourment.
Malgré tous les efforts de l'amour pour m'absoudre,
Je ne pourrai jamais, Karmela, me résoudre
A vous donner le nom de ce triste assassin,
Qui tant de fois déjà vous a percé le sein.
Je suis le fils d'Asnard, quoique vous puissiez faire,
C'est lui qui ce matin a tué votre frère.
Comment donc oserai-je en épouser la sœur ?
Non ! Non, je suis rivé pour toujours au malheur,
Je dois en accepter toutes les conséquences
Qui détruisent en moi mes douces espérances.
Je m'en vais, Karmela, je ne dois plus vous voir,
Pourquoi vous affliger de l'affreux désespoir
Qui me ronge et me tue ? Adieu, toute mon âme
Et mon amour ! Adieu.

KARMELA

Ramon !... (Il sort.)

SCÈNE VII

KARMELA, LEREMBOURE.

KARMELA

Mais c'est infâme
De m'accabler ainsi. Mon père, c'est la mort
Qui de sa noire dent aux entrailles me mord.
Ce coup par trop cruel, sa dernière morsure,
Me blesse pour toujours d'une horrible blessure.
C'est trop et pas assez, je ne puis y tenir !
C'est mourir mille fois pour ne jamais finir.
Ah ! mon père ! mon père ! à qui je dois la vie,
Cette vie à présent, n'est plus digne d'envie.
Reprenez votre bien ! reprenez votre sang !
Soyez mon père encore et percez-moi le flanc.
Ah ! je vous en supplie, ayez pitié de moi...

Leremboure recule épouvanté à ces mots, et Karmela reprend aussitôt.

Pardonnez-moi, je perds et mon sens et ma foi.

LEREMBOURE

Ma fille, taisez-vous ; n'ajoutez pas vous-même
Aux crimes accomplis le crime du blasphème.
La douleur vous égare : Il ne faut plus parler.

Vous aggravez le mal, loin de le consoler.
Je ne reconnais plus, à cet âpre langage,
De celle que j'aimais et la voix et l'image,
De votre mère, enfant, de mon doux Raphaël
Qui, de vous voir ainsi, doivent pleurer au ciel.

SCÈNE VIII

LES MÊMES. Les fils de Leremboure entrent chargés de trophées.

SALVADOR, l'aîné des fils.

Voici de nos combats le gage et le salaire.
Nous venons à vos pieds le déposer, mon père.

INIGO, le second fils.

Voici de Raphaël la médaille et la croix,
Et l'anneau de vertu qu'il portait à ses doigts.

TROISIÈME FILS, à Karmela.

Je vous offre, ma sœur, ces bracelets, ces chaînes ;
Nos ennemis pour vous nous ont fait ces étrennes,
Et pour leur faire honneur, vous les mettrez demain.
Ils tiendront lieu des fers qui chargeaient votre main.

KARMELA

Je te remercierai de toute ces largesses
Quand l'avenir aura dissipé mes tristesses.

Aujourd'hui je ne puis, j'ai le cœur trop meurtri,
Et je n'ai que des pleurs en mon regard flétri.

UN AUTRE FILS

Je vous offre ce cor, et la sanglante épée
Des mains du comte Asnard sur le mont échappée.

UN AUTRE FILS

J'ai pris à l'ennemi leur orgueilleux drapeau,
Il est de nos combats le gage le plus beau.

SCÈNE IX

LES MÊMES, RAMON entrant avec le prêtre.

LE PRÊTRE, ayant une bannière à la main.

Venez, mon cher Ramon, venez, enfant du crime,
Votre grande valeur vous a rendu sublime.
Relevez votre front, tout à l'heure abattu,
Et recevez l'honneur qu'on doit à la vertu.
Grâce à vous, tous nos gens ont enfin la victoire :
Nos vallons et nos bois proclament votre gloire.
Cependant vous étiez le fils du comte Asnard...
Le ciel fut, jusqu'ici, cruel à votre égard.
Enfin, Dieu s'est lassé de la grande souffrance
Dont il vous accablait ; voici sa récompense...
Au flanc d'Altabiscard le comte Asnard est mort.
Comme un homme au repos au pied d'un chêne il dort.

Poussé par ses malheurs, à ses remords en butte,
Pour vaincre ou pour mourir il a cherché la lutte.
Il s'est battu longtemps comme un brave soldat.
Au moment où douteux balançait le combat,
Et menaçait encor de nous être contraire.
Il s'était emparé de leur blanche bannière
Et nous la rapportait triomphant dans sa main,
Lorsque las et blessé d'une arbalète au sein,
Perdant partout son sang, et se traînant à peine,
Il s'en vint tout courbé se coucher dans la plaine.
C'est là que je le vis, sur le bord d'un ruisseau,
Etendu : d'une main cherchant à prendre l'eau
Pour nettoyer sa plaie, et rafraîchir sa lèvre
Que séchait l'agonie et dévorait la fièvre.
Il respirait encore, et j'entendis sa voix
Haletante, expirer me disant plusieurs fois :
« Vous êtes de Ramon le soutien et le père,
» Je vous donne pour lui, cette blanche bannière...
» Puisse-t-elle, à ses yeux, couvrir ma trahison.
» Que ce sang répandu, m'obtienne son pardon !
» Je le verse pour Dieu, pour lui, pour la patrie !
» Adieu ! pensez à moi quelquefois, je vous prie ! »
En achevant ces mots, il s'est mis à mourir.
Et moi, l'ayant béni, je pris ce souvenir.
Je publiai partout sa mort réparatrice
En montrant ce témoin de ce beau sacrifice.
Recevez-le, Ramon, c'est un bel étendard
Qui porte dans ses plis le nom du comte Asnard.

LEREMBOURE

Tous mes fils m'ont offert le fruit de leur courage :
Ce qu'ils ont recueilli sur le champ du carnage.
Votre valeur, Ramon, dédaigne ces objets,
Il faut à vos pensers de plus nobles sujets...
Vous, vous n'offrez rien moins que la grande montagne,
Nos prés, et nos vallons, et la verte campagne,
Du joug des ennemis vous sauvez le pays,
Vous sauvez les vieillards, vous sauvez tous mes fils,
Au péril de vos jours vous me sauvez moi-même.
Vous êtes le salut, l'honneur de ceux que j'aime.
Que puis-je vous offrir pour prix de tout cela !
Je mets sur votre cœur un laurier : Karmela.

FIN.